

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

« La réponse du Seigneur »
 La jungle
 Une conversion classique
 Louis de Blois, abbé de Liessies
 Foire aux livres
 Flamingantisme
 Tendancieuses « tendances »
 Les lettres de sir Oliver Lodge
 Départ...

Jean CALVET
 William BEEBE
 Mgr Louis PICARD
 Dom Odilon HEUSERS, O. S. B.]
 Paul CAZIN
 Charles van RENYNGHE de VOXVRIE
 Fernand DESONAY
 Comte PEROVSKY
 Jeanne CAPPE

La Réponse du Seigneur⁽¹⁾

La réponse du Seigneur à nos éans inquiets, à nos questions distraites est lente à venir; il arrive souvent qu'elle retentit et que nous ne l'entendons pas : Dieu n'est pas muet, mais nous sommes sourds. Il faut imposer silence à nos impatiences, calmer nos agitations, nous taire, mettre la solitude comme un rempart entre nous et le tapage de la foule, et attendre. On n'attend jamais en vain.

C'est une loi surnaturelle et c'est une loi littéraire. Alphonse de Chateaubriant en 1911 forçait l'attention par son beau livre *Monsieur des Lourdes*; en 1923 il entra dans la gloire par une œuvre forte et durable : *La Brière*; en 1933 il nous donne un chef-d'œuvre : *La Réponse du Seigneur*. Dix ans de silence entre chaque livre; dix ans employés à attendre la réponse du Seigneur. Quelle leçon pour les fabricateurs de romans en séries qui pensent que la gloire de l'écrivain se mesure, comme celle du constructeur, au nombre de voitures qui sortent chaque jour de l'usine!

Le livre longuement médité, enrichi chaque jour de l'impalpable tribut de la vie, est d'une qualité rare. Il donne l'émotion des choses saturées de beauté et achevées. On sent qu'on ne lui demandera pas une heure d'oubli, mais qu'on le traitera comme une source à quoi on revient, comme une de ces sources des champs qu'on peut sans cesse élargir et approfondir en creusant et dont l'eau devient plus fraîche à mesure qu'on y amène un plus large faisceau de soleil.

A. de Chateaubriant l'appelle un roman. Le genre est devenu si élastique et si complaisant que nous acceptons cette appellation; en réalité, plus qu'un roman, c'est une méditation, ou même une prière, le recueil des soliloques d'un solitaire, j'entends d'un solitaire qui n'est pas seul puisqu'il vit avec Dieu. Pour imposer ces choses à un éditeur et au public, A. de Chateaubriant, qui est un très habile artiste, les enferme dans une fiction romanesque qui nous pipe aimablement. Cela ressemble fort à un roman de Chrétien de Troyes, ou plutôt au *Grand Meaulnes* d'Alain Fournier. Le climat est celui de la légende évoluant dans la réalité, une sorte de compromis entre la vie éveillée et le songe; ce n'est pas une création du rêve enfantin, puisqu'il correspond à une vérité positive mais ignorée de la plupart. La nature est, en effet, un inépuisable réservoir de mystères qui se cachent à l'égoïste et au savant pour se révéler au rêveur qui vit toujours dans l'état

d'attente mystique et qui au lieu d'analyser les eaux et de mesurer la hauteur des arbres regarde s'il aperçoit les fantômes familiers des sources et des forêts.

* * *

Un jeune étudiant a choisi comme devoir ou distraction de vacances de parcourir à pied la Bretagne. Ce geste révèle une âme candide promise à tous les enchantements. Un bois l'attire par sa fraîcheur, par sa noblesse; il s'y enfonce; il va devant lui, au hasard, et comme il n'y a pas de hasard, il trouve le miracle. Une prairie faite de fleurs blanches, au fond de la prairie un vieux château féodal, aux murs croulants, aux tours noircies par le temps, un château comme on n'en voit plus que dans les romans. Devant ce songe réalisé, le jeune homme, au lieu de prendre la fuite, désire davantage. Il entre dans la cour déserte, pousse la porte branlante, suit les couloirs silencieux et arrive dans une grande salle où une foule recueillie veille une morte. Il assiste à la sépulture de l'inconnue. La cérémonie terminée, le frère de la morte, qui a remarqué l'étranger, lui met la main sur l'épaule, le ramène au château et le retient tout un grand mois le traitant comme son ami, presque comme son fils. L'étudiant se tâte, se demandant s'il rêve; mais le prestige de son hôte et du cadre est si prenant, qu'il s'abandonne à sa destinée et ouvre son âme aux plus larges espoirs.

Le châtelain mystérieux est un grand vieillard qui serait presque aussi étrange que don Quichotte sur le boulevard parisien et qui paraît parfaitement adapté à sa demeure. S'il vit prisonnier de ces murs en ruines, c'est qu'il vit librement dans le passé et en face de Dieu. C'est un contemplateur. Il ne cherche plus de secrets; au cours de longues années de méditation, il les a tous découverts, du moins ceux qui importent vraiment. Il sait. Sa grande inquiétude était de mourir, comme vient de mourir sa sœur bien-aimée, sans avoir pu révéler la science des sciences à un être capable de la comprendre, de l'aimer et de l'enseigner à d'autres. Il voudrait passer le flambeau et il attend que Dieu lui envoie, à son heure, le jeune « chevalier » qui poursuivra comme dans la légende, la « quête du Graal ». Ce jeune homme qui est arrivé, le sac du voyageur sur l'épaule, le bâton à la main, est l'envoyé de Dieu. Il va l'initier. Tout le livre n'est, en somme, que l'histoire d'une initiation.

**

(1) A. DE CHATEAUBRIANT, *La Réponse du Seigneur* (Grasset, édit.).

Initiation indirecte d'abord qui crée en quelque sorte l'atmosphère nécessaire à l'initiation véritable. Le château, ses environs, la chapelle solitaire au fond des bois, les appartements, la bibliothèque et ses livres, les habitudes du maître et des serviteurs, tout cela est le cadre d'un monde disparu qu'il s'agit de reconstruire par un acte de volonté. Dans cet « autrefois » à moitié légendaire, à moitié réel, projection peut-être dans le passé de l'avenir rêvé, l'homme se considérait comme un pèlerin en marche vers Dieu et toute l'organisation sociale dans laquelle il abritait sa vie était commandée par ce premier principe. Les membres de la « chrétienté » étaient classés et hiérarchisés suivant leur tâche, suivant leur mission particulière et par rapport à la mission collective.

Le jeune étudiant retrouve ce passé en considérant le château où il vit, en lisant l'histoire des grands ordres militaires, en particulier cette histoire des Templiers que son hôte considère comme la plus significative de toutes. Désormais il est prêt à entendre la parole qui éclaire, la révélation. Le châtelain n'est pas un docteur qui prouve et qui discute à la manière de ce vicaire savoyard dont la leçon, quoique belle, est longue, trop longue et finit par ennuyer. C'est un voyant qui dit ce qu'il a vu; c'est un mystique qui dit son expérience; et c'est un artiste qui emprunte à la réalité ambiante les exemples tangibles et sont des preuves pour les esprits préparés. Un tableau accroché dans la chapelle du parc, une dentelle, qui est une feuille d'arbre travaillée par le temps, qui est un papillon posé sur la feuille et identifié à la feuille, les ouvrages de sa sœur, le cœur simple d'une servante, le couvent voisin des Trappistes, toutes ces choses interprétées et expliquées lui servent pour ramener son disciple au point central de sa révélation.

En somme, il y a deux manières de lire le livre de la nature : ou bien on s'abandonne à l'alphabet vulgaire des lignes, des sons, des couleurs et on obtient un texte continu qui satisfait notre égoïsme; ou bien on considère cet alphabet comme un chiffre qu'il faut pénétrer, et quand on en possède le sens, on lit, derrière le texte commun, un texte plus haut qui répond aux aspirations de l'âme profonde. Le texte apparent est un leurre, le texte caché est la réalité, je veux dire ce qui compte réellement.

Veut-on un exemple, une application de cette méthode de lecture? Le châtelain mystique s'adresse à ses gens qui ont remarqué qu'on s'habille de blanc pour les mariages et de noir pour les sépultures :

« Mes enfants, tous les corps autour de vous reçoivent les rayons du soleil et c'est ce qui fait qu'ils sont éclairés et que nos yeux peuvent les voir, mais, sous ces rayons, tous ne se comportent pas de même sorte. Les uns, égoïstement les absorbent, les dévorent, les engouffrent, n'en laissent rien subsister, et ce sont les corps noirs. Les autres, au lieu de se les approprier en s'abandonnant à cette faim gloutonne, les renvoient autour d'eux dans l'espace, et pour cette raison demeurent enveloppés de cette belle lumière; et ce sont les corps blancs. S'il n'y avait dans l'univers, mes amis, que les corps égoïstes qui anéantissent toute clarté en l'accaparant et la confisquant, nos yeux ne verraient plus la vie et nos cœurs plongés dans les ténèbres se dessécheraient de tristesse; mais il y a ceux qui ne gardent rien pour eux-mêmes et qui donnent et qui prodiguent et dont le geste illumine le monde. »

Voilà une manière de prolonger la science dans la mystique et de lire ces lignes du monde dont Dieu se sert pour nous faire signe. Il n'est pas étonnant qu'avec une pareille méthode le châtelain ait découvert la grande loi du monde qui est la prière. Pour prier il faut avoir la foi, c'est-à-dire cette force de propulsion qui émane du cœur et dont l'homme a essentiellement besoin pour accomplir la courbe de cet acte magnifique qui s'appelle vivre.

Vivre pour l'homme, c'est-à-dire remplir sa destinée, c'est s'évader des fausses chaînes qui le retiennent; emmuré vivant, c'est s'évader de sa prison par une porte de sortie qui ne soit pas la mort. Pour cela, il a une clef d'or qui est la Prière.

D'autres l'ont dit et la foule l'a entendu. Elle a essayé de prier et elle s'est dégoûtée de la prière n'entendant pas la réponse de Dieu. Dieu parlait, mais elle était sourde. Elle s'était trompée sur la nature de la prière. Car la prière n'est pas cette supplication égoïste d'un éternel quémandeur qui sollicite des moyens de s'emmurer un peu plus dans sa prison. La prière est une contemplation. « Prier c'est contempler et contempler c'est devenir. » Admirable formule que le vieillard explique un peu plus loin : « La prière commence avec la première lueur de toute vie... prier n'est pas demander à recevoir, mais demander à devenir... contempler est cette prière... et contempler c'est regarder son idéal indéfiniment, d'un regard qui ne se détache jamais de son objet et avec un cœur infini qui ne se trouve qu'en celui qui ne se voit plus lui-même. »

Le jeune voyageur est illuminé par ces paroles, il comprend ce qu'il n'avait jamais entrevu. Et alors passent sur lui des enseignements puissants comme des rafales.

Dieu avait dit aux hommes : « Vous regarderez ma face. » Et les hommes se sont détournés de la face de Dieu pour se regarder eux-mêmes. Ainsi ils se sont enfermés en eux-mêmes, ils ont fait d'eux-mêmes leur idéal, méconnaissant la grande loi de l'évolution et du progrès dont ils ne peuvent sentir le bienfait qu'en sortant d'eux-mêmes. Comme ils sont limités, tant qu'ils ne rompent pas le cercle qui les contraint, ils sont condamnés à tourner sur place et à se répéter sottement. Ils n'avaient qu'un moyen de s'évader, regarder Dieu pour devenir semblable à Dieu par une évolution indéfinie. Devenir semblable à Dieu, c'est le grand commandement qui a été donné aux hommes. Comment y parvenir sinon par la contemplation? S'il y avait plus de contemplatifs, la face de la terre serait changée; il y aurait des hommes divinisés et ces hommes agiraient sur la masse comme des modèles attractifs à qui on voudrait ressembler. Il s'établirait ainsi une sorte de hiérarchie d'élites qui enseigneraient aux plus humbles le secret de l'affranchissement.

Parlant un langage plus clair, l'initiateur arrive enfin au sommet de sa pensée et il la jette comme un message non plus seulement au jeune voyageur qui l'écoute, mais à toute notre génération.

« L'heure est venue!... Il est grand temps, si nous ne voulons pas périr, que nous apprenions de l'incomparable secret enfermé en nous-mêmes, que toute la puissance demandée par l'homme ne se trouve pas ailleurs que dans la sainteté. Et que chacun après cela n'aille pas se récrier : « C'est peut-être vrai pour certains, » ce n'est pas vrai pour moi. » *Soyons saints* est la seule parole que nous ayons à dire. La sainteté est notre vocation à tous. La sainteté est l'unique solution à tous les maux que nous avons créés, car il n'y a pas d'autres maux que ces maux-là; tous les maux sont l'œuvre de notre vision. L'univers est notre image. L'univers est notre pensée intime. Changeons, l'univers changera. Tant vaut l'homme, tant vaut l'univers. La sainteté n'est pas seulement un refuge individuel, elle est la force créatrice des mondes; que dis-je! elle est le lieu même de leur transformation. Jésus n'a pas transformé, autrement dit, guéri un seul malade qu'il ne lui ait dit : « Tes péchés te sont pardonnés ». Sa guérison était le retour à la pureté de l'être. »

Arrivé à ce sommet, l'initiateur ouvre une porte de lumière : être saint, devenir saint, c'est devenir en quelque sorte le Christ; et cette destinée est ouverte à tous les hommes de bonne volonté.

Son mois de vacances achevé, le jeune homme quitte le château de ses songes et le vieillard qui l'accompagne jusqu'à l'orée de ses

bois. Il sent, en le quittant, la chaleur de la doctrine conquise pénétrer son cœur et il part courageusement pour porter aux jeunes gens de son temps le message qu'il a promis de leur transmettre.

* * *

Entendront-ils la grande voix? Les critiques étudieront le livre d'Alphonse de Chateaubriant comme un livre. Esclaves des vieilles rhétoriques, ils lui reprocheront d'avoir appelé roman un manuel de perfectionnement moral, où ils triompheront de ce titre de roman pour soutenir que la prière, la contemplation, la sainteté, la divinisation de l'homme sont des visions romanesques. Ils loueront, ne pouvant faire autrement, la noblesse de la pensée, la subtile densité du style, la lucidité scientifique et l'étonnante insertion de l'invisible sur le visible. Ils diront peut-être leur émotion momentanée quitte à s'en débarrasser par une plaisanterie de bon goût. Ils seront passés à côté du vrai. Car ce livre qui est un beau livre, qui est une date littéraire, est aussi bien autre chose; c'est un avertissement providentiel à notre temps. L'humanité se vide de sa substance parce qu'ayant perdu le contact avec Dieu elle ne recharge plus ses accumulateurs. Un grand esprit clairvoyant l'avertit; elle court à sa perte si elle ne revient pas à la source de sa vie. C'est tout cela, ni plus, ni moins.

J'ai reçu ces jours-ci une brochure de l'*Union Rationaliste* de Paul Langevin et d'Albert Bayet. Ces messieurs m'annoncent une grande découverte qu'ils viennent de faire. Leur papier porte à la première page ce message :

« C'est par la progression de tous les moyens de destruction brutaux et surnois, la fin prochaine de tous sentiments, de toute raison, de toute science, de toute conscience, sur la terre, en tous les êtres humains et autres, vertébrés, insectes... en lesquels réside un potentiel spirituel naturel, si tous ceux qui le comprennent ne s'unissent pas pour se sauver, raisonnablement, scientifiquement, rationnellement, en, avec, par et pour le *Grand Esprit*, âme en éternelle réalisation de la nature éternelle. »

Nous sommes d'accord. L'humanité a épuisé son potentiel spirituel et elle se meurt. Comment le renouveler? Bayet et Langevin ont recours au *Grand Esprit* de la nature éternelle. Cela n'a aucun sens s'il est entendu que ce grand esprit c'est nous-mêmes. Nous mourons de n'être que nous-mêmes. Malgré l'entreprise de déchristianisation du monde à laquelle le rationalisme des Bayet et des Langevin a aveuglément travaillé, nous vivons sur nos réserves; les trésors accumulés n'étaient pas taris dans les âmes. Or voilà que nous touchons le fond; il n'y a plus que quelques gouttes d'eau, c'est la vase qui reste. Et on nous invite à remuer cette vase pour susciter des forces nouvelles. Nous savons ce qui monte de la vase qu'on remue. Le secret des résurrections est ailleurs : Alphonse de Chateaubriant nous le dit en termes d'une force absolue.

JEAN CALVET,
professeur à l'Université catholique
de Paris.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, 22 ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

La Jungle⁽¹⁾

Je vous offre une chaîne vivante de dix chaînons. Le premier est un être minuscule, délicat, d'un centième de pouce qui réside dans les profondeurs de la jungle à l'endroit le plus étranger qui soit au monde. Vous êtes le dernier chaînon, vous qui lisez ces lignes. Entre l'être minuscule et vous bien des choses se sont produites. Ces choses, j'essaie, tout plein d'incertitude, de les dire. Les connaître, les faire entrer dans la pensée, ce n'est certes pas perdre son temps; les découvrir, c'est une joie pure; mais les décrire sur le papier, c'est une entreprise téméraire, tant leur réalité est troublante et vieille, tant sont mornes et soumises à la routine toutes les combinaisons possibles des vingt-six lettres de notre alphabet.

Si aujourd'hui, en certains points du monde, un ver n'avait gardé la vie, un mulot n'avait été tué, une araignée n'avait été arrachée de sa toile, un oiseau de la jungle n'avait été saisi sur la branche où il dormait, nous n'aurions ni le chant du rouge-gorge, ni l'éclair rouge du renard qui passe, ni le bruissement du vol de la guêpe, ni la grâce et l'éclat prêts à bondir. Dans vos vergers du Nord, comme dans la jungle des tropiques, les mille attitudes de l'oiseau, du mammifère ou de l'insecte exigent chaque jour que la vie leur paye son tribut.

Quelquefois il arrive que notre regard saisisse l'un de ces faits qui sont des crimes ou des victoires suivant le point de vue où nous les observons. Ces faits restent pour nous des actes frappants mais isolés. Or, si nous admettons que la vie est un vaste ensemble dont tous les événements s'enchaînent, chacun de ces faits prend une signification nouvelle. Il n'est plus isolé, il est si intimement lié à d'autres faits semblables. Il m'est arrivé même de reconstituer des enchaînements où la suite des faits tourne sur elle-même, forme un cercle clos. Dans un de ces cercles, l'un des plus courts, des gobe-mouches mangeaient des petits lézards d'une certaine espèce; ces petits lézards, si on les laissait grandir, grimpaient aux arbres et dévoraient à leur tour les petits gobe-mouches dans leurs nids.

Une des chaînes les plus merveilleuses est celle de notre Opalina. C'est une chaîne oscillante et troublante. Ses chaînons ont été un protozoaire, deux amphibiens, un poisson, un reptile, deux oiseaux, enfin trois mammifères : moi-même, l'éditeur de ce livre et vous.

Je vais prendre la chaîne par le milieu. Je peux raconter, malgré quelques accrocs, le commencement de la chaîne et les aventures des premiers chaînons. Mais je perds complètement pied au moment où je mets mon histoire à la poste. L'Indien de la tribu des Akawai qui l'a emportée et lui a ainsi fait faire sa première étape vers l'éditeur devrait, normalement, avoir sa place dans la chaîne, surtout si je considère le talent supérieur au soin avec lequel il pourrait démêler les premiers anneaux de la chaîne. Pour moi, je revois la forme des ailes du hibou lorsqu'il fonça sur le serpent; mais je ne sais pas pourquoi l'éditeur a accepté mon manuscrit...

* * *

Un beau matin, le fusil sur l'épaule, je quittai mon laboratoire de Kartabo et je m'acheminai vers la vieille colonie hollandaise. En levant par hasard les yeux, j'aperçus au ciel un point qu'éclairaient les rayons obliques de l'aurore. Ce point tournait, formait

(1) Ces pages formeront le premier chapitre d'un volume qui paraîtra bientôt, sous ce titre, chez Stock, à Paris, dans la collection Les Livres de Nature, dirigée par Jacques Delamain.

des cercles. Puis les cercles devinrent spirales. Le point grandit, se fit tache, puis rectangle. Du haut des cieux, à des altitudes inconnues, tenant au-dessous de lui l'immense panorama de la frayeur titanique et y cherchant son point d'atterrissage, un vautour traversait ma route.

Nous avions cinq vautours familiers qui, chaque jour, se laissaient glisser du haut du ciel pour manger des cadavres de singes et de pécaris que nous disposions pour eux sur le sol. Je les reconnaissais tous au premier coup d'œil, car je les avais longuement observés pour tâcher de surprendre quelques secrets de ce merveilleux vol plané que mes promenades en avion n'avaient pu m'apprendre.

Le vautour de ce matin-là m'était inconnu. Peut-être venait-il de la côte ou des savanes de l'intérieur. Pour ces êtres les vastes espaces ne représentent que de brefs instants. Je cherchais depuis longtemps un vautour à tête jaune, pour peindre les couleurs merveilleuses de sa tête et pour observer dans son gosier l'étrange syrinx unilatéral, groupement singulier d'or, aplati à un bout, organe atrophié depuis des siècles en même temps que la voix et qui ne produit plus qu'un faible sifflement. J'écrirai un jour un chapitre sur les vautours apprivoisés que, seuls, dépassent en propreté, en gentillesse et en douceur les oursons, les paresseux et certaines espèces de singes.

Donc, j'avais besoin d'un vautour spécimen. Je fus surpris de voir que le nouveau venu ne se dirigeait pas vers la table préparée pour les vautours. Il se laissait glisser sur le fond du vent d'est, contournait le vent par un virage, étalait ses ailes, les retroussant au bord, puis, face au vent, retrouvait le repos. Il descendit lentement dans le vent, s'équilibrant avec une grâce parfaite, puis tourna à demi sur lui-même en oscillant, et soudain se posa sur le rivage derrière les racines enchevêtrées d'un manglier. Il me prenait à l'improviste. Je dus changer de direction et me frayer un chemin à travers un fourré de jeunes palmiers. Je n'étais pas encore assez près pour qu'il me vit. Mais il m'entendit et s'éleva en faisant claquer ses grandes ailes. Il décrivit trois quarts de cercle. Je tirai, enfin, l'atteignis. Emporté par la force acquise, il acheva de décrire son cercle. Et quand je débouchai sur la plage des Cuyerni, je l'aperçus à terre, les ailes grandes ouvertes, à l'endroit même d'où il s'était envolé.

Je m'avançai le long d'un tronc de *greenheart* d'où s'enfuyaient de chaque côté de petits crabes, et, regardant le vautour, je constatai à ma grande surprise qu'il était plus bariolé que les vautours ordinaires à tête jaune, et que son plumage était très différent. Cette découverte m'excita si bien que je glissai prestement du tronc et rejoignis les crabes dans la vase. Obligé de veiller à mes pas, je ne levai plus les yeux jusqu'à la touffe de roseaux bas sur laquelle reposait le vautour. Je compris alors pourquoi il s'était métamorphosé en mourant, et pourquoi il avait choisi ce point pour y descendre. Au lieu d'un oiseau, j'en vis deux, et aussi un reptile. Un autre drame avait eu lieu quelques heures plus tôt, avant l'aube : une mort double ; la vue de ces trois créatures ramena mon esprit à cette chaîne que je recherche constamment. Je ramassai donc ma chaîne par le milieu et tâchai de retrouver de chaque côté les anneaux qui manquaient.

Le vautour, de ses ailes magnifiques éployées, couvrait à demi un grand hibou à lunettes dont le plumage ébouriffé était à son tour enserré plusieurs fois par les spirales d'un anaconda de taille moyenne.

Excellent point de départ pour ma chaîne. Le serpent et moi nous formions les deux premiers chaînons et nous nous opposions aux deux chaînons suivants, le vautour d'un côté et mon éditeur de l'autre, puisque nous étions entrés dans la chaîne en tuant. Le vautour, au contraire, y avait pénétré par les moyens ordinaires et très pacifistes de son espèce ; quant à mon éditeur qui m'avait

traité jusqu'alors avec tant de gentillesse, je pensai qu'il ne pouvait guère y prendre une place qu'en m'envoyant du papier blanc.

La tête du vautour perdait déjà un peu de ses couleurs éclatantes : « chrome et safran ; je la soulevai donc, je notai l'état de la vase sablonneuse qui l'entourait, puis je rassemblai mon butin. Je serais passé à quelques pas du hibou et du serpent sans jamais les découvrir, car ils étaient rouge sombre comme la grève. Le vautour, pourtant, qui se trouvait à un mille de hauteur dans les airs ou à un demi-mille en amont sur le fleuve, avait découvert le drame grâce à ses petits yeux et à ses nerfs subtils. Il n'y avait pas d'odeur ; d'ailleurs l'oiseau n'a pas de narines et n'aurait pu la flairer. L'œil seul l'avait guidé. J'examinai les serres du vautour. Leur faiblesse me fit comprendre pourquoi le vautour cherche toujours des charognes ou des animaux récemment tués. En une demi-minute celui-ci avait dévoré un œil du hibou et les deux yeux du serpent. C'est une chose curieuse que cette prédilection pour les yeux. Donnez un poisson à un singe et les yeux sont le premier régal qu'il s'adjuge.

* * *

Du vautour je remonte au chaînon précédent, ou hibou, merveilleux oiseau, vêtu des teintes de l'heure où il chasse, grande ombre d'oiseau, douce et sombre, tout petit corps, plumes vertes et touffues, bistre aux couleurs du crépuscule, ébène aux couleurs de la nuit éclairé par deux lueurs jumelles orange : ses yeux.

Nous l'appelons le hibou à lunettes. Mais ce nom convient surtout à ses petits tout couverts de duvets, houppes blanches aux lunettes de plumes sombres, j'aime à me répéter rapidement son nom latin : *Pulsatim perspicillata, perspicillata*. Les étymologies latines ne sont pas choses de la Jungle et ma mémoire est d'ordinaire assez vague. Mais il est parfait que le nom latin de ce hibou signifie : *L'Être aux grands sourcils et qui frappe* et le nom de la sous-espèce rappelle qu'il a deux sourcils.

Je donnerais beaucoup pour savoir exactement comment s'amorça le combat. Pour le milieu, je pouvais le reconstituer et la fin était très apparente. Quelques années avant, à trois milles de là, j'avais trouvé les os desséchés d'un autre hibou à lunettes mêlés aux os d'un serpent. Mais alors les serres du hibou portaient la trace d'un petit fer de lance, signe que l'oiseau était mort du venin. Ici, le hibou avait attaqué un serpent beaucoup trop lourd pour qu'il pût l'emporter, ou même le vaincre. La vase avait été triturée de tous côtés dans l'espace d'un pied et l'on voyait aux plumes de l'oiseau qu'il s'était roulé plusieurs fois sur lui-même. L'anaconda venait de manger : il était sorti de l'eau et s'était sans doute étendu sur le sable et la vase. Je les ai vus souvent ainsi au plein soleil ou sous la lune. Les hiboux à lunettes préfèrent les criques et les bords des rivières à la jungle profonde. J'ai trouvé souvent, dans leur jabot, des crevettes, des crabes, de petits oiseaux et une fois même quelques vertèbres de serpent. Ils arrivent donc quelquefois à tuer et à dévorer ces reptiles.

Pourquoi celui-ci avait-il enfoncé profondément ses serres dans le cou et le dos de l'anaconda ? Seul il eût pu le dire. Mais le reste de l'histoire était écrit sur les combattants eux-mêmes et sur la vase. Le serpent, comme un éclair, lança deux spirales autour de l'oiseau, pressa le corps, les ailes, les serres d'un tour de vis de ses muscles. Mais plus fort il serrait et plus fort le hibou enfonçait ses serres. Coups mortels dès l'abord. S'ils s'étaient séparés alors, aucun des deux n'aurait pu survivre. Ce fut un combat vif, terrible, bref. Le serpent ne put mordre, le hibou frapper du bec. Près des vagues du reflux qui clapotait en descendant, ces deux êtres de proie s'alourdirent, luttèrent, moururent agrippés l'un à l'autre dans l'ombre et le silence.

Quelques nuits avant, de l'autre côté du bungalow, j'avais

entendu le cri grave, profond du hibou à lunettes. Dans la semaine j'avais relevé des traces d'anacondas, lignes droites et croissantes mêlées, l'une de la taille du serpent tué, l'autre beaucoup plus grande. Maintenant, le Destin avait lié leurs vies, ou plutôt leurs morts, à la mienne. Il avait pris pour baguette magique le regard d'un vautour planant au ciel.

Ce soir-là le hibou n'avait pas mangé; mais il était fort gras et ce n'était pas la faim qui l'avait poussé à son imprudente aventure. J'espérais trouver de nouveaux anneaux à la chaîne; je me réjouis donc en voyant vers le milieu du corps du serpent un gonflement suspect. Je l'ouvris et trouvai un poisson assez gros, lui-même carnivore, qu'on appelle là-bas un *bacha*. Jamais je n'avais vu qu'un *bacha* fût mangé par un animal terrestre, sauf deux petits qu'avait pris devant moi un martin-pêcheur. Comme le hibou et l'anaconda, les *bachas* sortent la nuit. Suivant leur taille ils mangent des crevettes, petites ou grosses, et même des poissons-chats de six ou huit pouces. Ils font penser aux rapides torpilles et ont des écailles d'argent irisé.

D'après ce que je sais des habitudes des anacondas, j'imagine que celui-ci avait quitté son trou caché dans les racines au haut de la grève, qu'il était descendu tard dans la nuit et qu'il s'était glissé jusqu'à la marée montante. Là, après avoir bu, l'anaconda poursuit et attrape parfois de petits poissons ou des grenouilles; le plus souvent il s'enroule autour d'une branche ou d'un tronc à demi enlisé; il attend la marée et la manne qu'elle lui apporte. Dans la première vague arrive un bijou de menu fretin poursuivi par ses ennemis les poissons carnivores ou par des poissons végétariens plus gros. Le serpent n'a qu'à choisir. Dans cette lagune de palétuviers, il y eut donc d'abord un tourbillon, un clapotis — le serpent immobile attendait l'occasion — puis des spirales lancées soudain. Aucune erreur possible sur le sens où il faut saisir le *bacha*. Le prendre par la queue serait une erreur mortelle; les écailles, les arêtes dressées percent le tissu le plus épais. Je ne sais même comment un serpent peut avaler un *bacha* par la tête sans être gravement déchiré. Pourtant j'avais la preuve sous les yeux: un *bacha* frais avalé qui semblait vivre encore: on voyait à travers l'anneau d'argent de ses écailles son délicat pigment couleur turquoise, semblable à du mercure sous du verre, on distinguait la marque des dents du serpent. Je venais ainsi de trouver un nouveau chaînon appartenant aux vertébrés: le poisson après le reptile, l'oiseau et le mammifère. Et mes boîtes magiques n'étaient pas encore épuisées.

Consciemment j'ouvris le poisson. Quel organisme différent de celui du serpent! L'anaconda avait l'estomac en longueur et plusieurs pieds de tube digestif que je m'étais dispensé d'explorer. Le poisson avait le cœur sous la bouche, le foie et les poumons derrière, puis une immense queue le faisant osciller à son gré le poussant à travers l'eau, à la vitesse d'hélices jumelles. Ses yeux sont merveilleux pour la chasse nocturne, des yeux grands et larges, bombés au centre qui voient en haut et de chaque côté. Mais tout cet appareil de vision à angle obtus fut inutile devant l'anaconda aux yeux sans paupières, immobiles, embusqué, à l'affût. En cherchant le fretin jeune dans les interstices des rochers et des troncs d'arbre, le *bacha* s'était trop avancé. Les mâchoires qui se fermaient sur lui étaient soutenues par trop de muscles et une trop parfaite machine à étrangler pour lui laisser la moindre chance. C'était un gros *bacha* pour un serpent de cette taille, mais les yeux cruels avaient vu juste, je le constatais.

Ma chaîne tenait bon. Dans l'estomac du *bacha*, je trouvai un nouvel anneau, et plus même que je n'aurais espéré: un représentant de la cinquième classe des vertébrés qui vivent dans le monde,

un batracien, une énorme grenouille. Anneau vite forgé et si récemment que la digestion n'avait encore attaqué que la tête. Je tirai la bête de l'estomac du *bacha*, je la mis sur ses grandes pattes repliées; c'était une grand-mère grenouille qui semblait presque vivre encore, une *pok-poke* comme disent les Indiens, un *Leptodactylus caliginosus* comme un herpétologiste préférerait qu'on dit, la grenouille de la jungle, couleur de fumée.

Elle vivait dans la jungle, juste derrière l'endroit où j'étais. Avec une de ses sœurs elle y avait bâti ces étranges nids d'écume qu'elles gardent de tout danger tant que les têtards y poussent et se tortillent dans une masse savonneuse, comme s'il n'y avait pas d'eau dans le monde. J'avais observé l'une des deux, peut-être celle-ci, pendant des heures: je l'avais vue sauter rageusement sur les petits poissons qui s'approchaient trop. Mais la nuit dernière, les grandes marées de la pleine lune avaient submergé la barrière au delà des racines des palétuviers; elles avaient libéré les têtards. Les mères grenouilles étaient donc libres d'aller où elles voudraient.

Couché sur mon lit de camp dans le bungalow, j'avais entendu, au commencement de la nuit, vers le sud, le cri de mort d'une grenouille. C'était le moment, sans doute, où le *bacha* l'avait prise. Le *pok-poke* est particulièrement féroce: elle attrape facilement des mulots, des reptiles et de petits poissons. A la moindre provocation elle devient cannibale. Parfois deux *pok-pokes* de même taille s'efforcent de se dévorer avec une ardeur effrayante.

Elles sont à l'opposé du crapaud géant, si doux et si philosophe. A la faible lueur du crépuscule, les deux espèces se ressemblent. Mais tout doute cesse dès qu'on prend l'animal dans la main; après un seul effort, le crapaud accepte son destin et ne marque son chagrin qu'en se gonflant; la grenouille, au contraire, lutte jusqu'à l'épuisement ou feint la mort pour, brusquement, risquer un bond désespéré.

Ma grenouille dut plonger en eau profonde au delà des limites ordinaires. Le poisson aussi vorace qu'elle l'attaqua tandis qu'elle nageait. Outre le coassement commun à toutes les grenouilles, le *pok-poke* a un cri, un appel perçant, très inattendu chez un batracien et qu'elle ne pousse que dans les grands dangers. Quand on la tient par les pattes de derrière il est très pénible de l'entendre soudain mettre toute son âme dans ce cri déchirant: *pin' t' pin' pin' t' pin' t' pin' t' pin' t'!*

Souvent elles sont sans doute sauvées par ce cri qui frappe comme un brusque coup. Mais cette nuit aucun cri de mort n'eût pu la sauver. Son assaillant était muet et presque sourd à tous les sons de l'air. L'eau étouffa ses cris, tandis que le *bacha* plongeant la frappait contre les racines, comme ils font tous lorsqu'ils emportent leur proie. Elle ne fut plus qu'un anneau de la chaîne.

Comme un avare qui n'a plus qu'un coffre à remplir ou un joueur qui n'attend plus qu'un as pour faire son quatorze, j'attaquai fiévreusement la grenouille au forceps et au scalpel. Mais, à part quelques restes d'œufs, il n'y avait plus dans son corps des organes racornis. Si la grenouille s'était précipitée si témérairement dans la rivière, c'était sans doute poussée par la faim, après le long jeûne maternel qu'elle avait observé, tandis qu'elle veillait sur son nid d'écume plein d'œufs.

Espérant jusqu'au bout, je gratte un peu du mucus de son tube digestif, je le place dans une goutte d'eau sous mon microscope et je découvre le dernier anneau de ma chaîne: Opalina qui, par le cours de son étonnante vie, va me fournir une chaîne nouvelle.

A l'œil nu, rien n'est visible; l'eau semble claire, mais lorsque j'augmente le diamètre du grossissement, c'est comme si je soulevais le voile d'un autre univers: sous mes yeux naissent une

douzaine de petites vies, de petits êtres ovales couverts de lignes courbes, semblables à des empreintes digitales qui erraient. Sous certaines lumières elles s'irisent et elles méritent alors le nom d'Opalina. Voyons d'abord une personne : elles sont ovales et plutôt plates ; il en faudrait cent bout à bout pour faire un pouce : elles n'ont pas de bouche et sont couvertes d'une fourrure de minces fouets avec lesquels elles battent l'eau autour d'elles. Leur petit corps est formé d'une multitude de noyaux, parfois deux cents, tous absolument pareils. L'expression du visage, le profil, le torse, les membres, le tronc tout n'est que noyaux ronds, que voile à demi, comme une brume, la vibration des minces fouets.

Leur démarche ? Elles se meuvent par ondulations nettes, régulières et douces. Elles ne vont pas tout à fait droit, mais dérivent un peu comme il est naturel à des barques rondes, sans quille et qu'entourent des roues à aubes.

J'ai placé Opalina dans une situation étrange et très désagréable en la jetant dans ce milieu peu hospitalier : une goutte d'eau claire. Tandis que je la regarde, elle ralentit sa marche ; ses fouets battent moins vite, moins régulièrement. Elle préfère un monde bien différent, celui où je la découvris vivant heureuse et satisfaite, l'estomac et les intestins d'une grenouille. Là, dans les ténèbres absolues, son iridescence était perdue ou, plutôt, n'avait jamais existé. Là dans ce tube toujours mouvant, ses pils frères devaient bien souvent être froissés, repiés. Là l'air et le ciel, les arbres et le soleil, le son et la couleur devaient toujours être inconnus. Il n'y avait à leur place que des morceaux de fourmis et de scarabées, de mille-pattes et de scarabées à demi digérés roulés et bousculés dans le fleuve épais d'aigre pepsine. Drôle de résidence pour des êtres vivants, nos compagnons dans la vie de ce monde.

Lorsque Opalina s'est fouettée elle-même pendant un certain temps et qu'elle s'est nourrie de sa manière étrange et presque cristalline en absorbant des sucres tirés des aliments de la grenouille, son hôte, elle commence à se contracter et serre, rétrécit le milieu de son corps jusqu'à ressembler à une carte de l'Amérique. Enfin, le fil qui lui sert d'isthme se brise et deux Opalinas se mettent à nager chacune de son côté, toutes pareilles à l'Opalina primitive, sauf qu'elles ont deux fois moins de noyaux. Ne nous étonnons pas qu'elles ne lancent derrière elles ni un regard, ni le frémissement d'un cil, qu'elles ne gardent pas un seul souvenir de leur corps précédent. Car elles sont elles-mêmes ce corps. Ou, plutôt, c'est ce corps qui est elles-mêmes ; ou bien il est chacune d'elles. Notre vocabulaire tout entier, notre stock de pronoms ne suffisent pas ; notre conception même de la personnalité se brise devant la vie d'Opalina.

Chaque cellule-fille, chaque jumelle autonome — appelons cet être nouveau comme nous pourrons — se divise à son tour. Un jour vient enfin (ou une période de l'espace-temps d'Einstein, car il n'est point de jours dans l'estomac d'une grenouille) où le fragment, subdivision d'Opalina, n'a plus que deux noyaux. Il se plisse, il s'allonge, il se divise en deux fragments allongés, comme un morceau de caramel. C'est le moment de la grande aventure : les ponts des navires sont déblayés pour le combat. Un protozoologiste vous dirait : « Le protoplasma de l'infusoire flagellé n'est plus qu'uninucléé et proche de l'enkystement ».

Le processus de l'enkystement est mal connu. L'Opalina minuscule, qui n'est plus qu'une demi-centième partie d'elle-même, se recroqueville : ses roues à aubes s'arrêtent ; elle s'entoure d'une coquille et roule dans le courant auquel elle avait résisté pendant toute sa vie de protozoaire. A travers le monde vu à la dérive, cette petite boule de vie latente jouit du cosmos, car elle ne peut ni voir, ni entendre, ni manger, ni se mouvoir par sa propre volonté. Elle espère (elle ne peut même désirer) se trouver dans de l'eau ; il faut qu'elle tombe ou soit emportée dans une mare contenant des têtards. L'un de ces têtards doit surgir au moment voulu et

avalé la petite Opalina avec les déchets sur lesquels elle se trouve. Tout s'oppose à cette suite compliquée d'événements. Il faut pourtant qu'elle se produise ou qu'Opalina meure. Ne nous étonnons pas que le peuple des Opalinas n'encombre pas le monde limité qui lui est réservé.

Supposons que tout se passe bien et que la chance unique entre cent mille s'est réalisée. L'être enkysté sait ou sent d'une façon mystérieuse qu'il est entré dans le corps du têtard. Le kyste se dissout ; l'Opalina qui vient de naître commence à se mouvoir et à former de nouveaux noyaux. Telle la reine des fourmis quand elle a été murée pour toujours dans sa chambre, la petite Opalina a une cellule, semble mener une vie sédentaire, monotone, ennuyeuse jusqu'au moment où elle se divisera à son tour, où chacun de ses fragments partira dans le monde extérieur, en se multipliant, en passant par plusieurs étapes. Pourtant si la reine des fourmis a eu son beau jour de soleil, son vol vers le ciel, son amant, Opalina, avant toute division, tandis qu'elle est encore elle-même tout entière, a eu sa petite aventure.

Essayons de nous représenter ce qui l'entoure comme elle se le représenterait si, avec son unique cellule, elle pouvait faire autre chose que manger et se diviser. Une fois délivrée de son kyste corné, elle étend son corps semblable à une goutte, met en mouvement ses poils qui lui servent d'ailes et nage lentement. Si nous supposons qu'elle a été avalée par un têtard d'un pouce, son logis est très spacieux et plutôt allongé. Si elle allait d'un bout à l'autre, elle trouverait un tube vivant de deux pieds de long, sentier vertigineux à parcourir, car il est tordu sur lui-même, forme une spirale étroite aux tourbillons multiples. Voilà l'escalier, le domicile, l'univers d'Opalina. Elle est forcée d'être végétarienne car, par l'escalier, ne descendent que des masses de vase noire et de tissus de feuilles mortes et d'algues. Et ce n'est, pendant bien des jours, qu'un bruit d'eau gargouillant à travers les ouïes du têtard, la vague apparition de brindilles ou de feuilles, le brusque éclair d'un poisson minuscule perçu par Opalina à travers la peau mince du corps comme à travers un périscope.

Puis le têtard cesse de mâchonner des feuilles pourries. Il jeûne et ses hôtes avec lui. Le long des spires, les détritiques descendent de plus en plus rares ; Opalina doit sentir ce que sent l'équipage d'un sous-marin quand les vivres s'épuisent. De plus, une chose étrange se produit que nous ne pouvons même examiner. Dans un de ses contes, Edgar Poe nous décrit un cachot qui, chaque jour, se rétrécit ; c'est l'aventure que traverse Opalina. Si elle parcourt souvent le tube, elle sent qu'il devient de plus en plus court. Les spires se déroulent, se redressent et aucun vivre ne descend. Un sombre rideau de pigment se tend sur le périscope de l'épiderme et, comme on dit dans les feuilletons, « l'horreur des ténèbres vient s'ajouter aux terreurs de l'incertitude morale ».

Le mouvement tout entier de l'organisme change. Ce n'est plus l'élan et la fuite de l'eau ; le glissement égal, l'ondulation se change en une suite de coups spasmodiques, l'opposé de ce qui se passe d'ordinaire lorsqu'on passe de l'eau à la terre. Au lieu du bruit de l'eau dans les ouïes, Opalina pourrait entendre maintenant des sons musicaux étranges, forts ou légers, des chants d'insectes, le bruissement des palmes du marais.

A ce moment, Opalina doit être très abattue par suite de son jeûne et parce qu'elle ne peut guère comprendre pourquoi, à mesure que son hôte grandit, son logis à elle devient plus étroit. Mais enfin des vivres arrivent. Ce n'est plus un terreau inerte ou des feuilles décomposées, mais, dans le tube digestif étroit et court, un mille-pattes vivant, ruant de ses mille talons. Ma conscience scientifique m'oblige ici à dire que jamais je n'ai vu un mille-pattes avoir même cinq cents pieds. Mais laissons ces détails. Quelques centaines de pieds qui ruent suffisent à faire tout un tumulte dans le logis

d'Opalina tant que la pepsine n'est pas venue calmer l'invasisseur malgré lui.

Dès lors, les vivres ne manquent plus. A chaque soubresaut du batracien descend quelque petite bête. Le têtard végétarien à l'énorme tube digestif a rampé jusqu'à terre, a jeûné pendant que sa tuyauterie intérieure se transformait miraculeusement, et tandis qu'il s'adaptait à une nourriture animale plus facile à assimiler. Il est devenu grenouille. Il oublie les feuilles et les algues. Il saisit d'un bond, il capture toute créature vivante qui se trouve sur son chemin et qui est assez petite pour qu'il l'engouffre.

Son appartement réinstallé, son régime brusquement transformé, Opalina a surmonté toutes les difficultés de la vie. Elle n'a plus qu'à se mouvoir à tâtons, baignant dans un fleuve de nourriture, et à se couper en deux, nonchalamment, de temps à autre. Un seul fait nouveau peut survenir, celui qui s'est produit tout à l'heure pour l'Opalina que j'ai découverte. Un moment vient où le saut brusque n'est pas suivi par une arrivée de vivres, mais par un autre saut, par un autre encore, puis par un plongeon éperdu, un clapotis, un bruit d'eau qui, si les protozoaires n'ignoraient la mémoire des existences antérieures, pourraient lui rappeler des temps lointains. Soudain, se produit un spasme violent, suivi par une terrible lutte, se terminant par un calme étrange. Opalina est devenue un anneau de la chaîne.

Tout mouvement a cessé; au lieu de nourriture c'est la compression. Les murs se resserrent, se ferment, se brisent. Un nouveau fluide se répand. Or, si Opalina a vu son kyste jadis dans l'estomac du têtard, elle a résisté elle-même aux sucs pepsiques qui dissolvaient les feuilles avalées par le têtard, les bêtes avalées par la grenouille. Il n'en est pas de même pour les pepsines du bacha qui vient de manger la grenouille. Et si, ce matin, je n'avais pas eu besoin de peindre une tête de vautour, la petite Opalina, comme le corps de l'hôte en qui elle avait poussé toute sa vie, se serait nouée et dissipée. Dans les sombres profondeurs des eaux tropicales, les innombrables fouets qui lui servent de roues à aubes, ses noyaux plus ou moins nombreux auraient été dissous et réabsorbés pour fournir un atome d'énergie au rapide poisson d'argent.

Cette petite construction, ce frère château de Jeannot dressé en gratte-ciel, dont chaque ligne est un menu fait, nous laisse pressentir le pays magique de l'enchaînement. Il y faut bien des faits, mais un loir même ne peut-il amasser un boisseau de haricots en une seule nuit? Lier les faits entre eux, les voir former un tout concret, faire entrer *A* dans *Arche* et *Arche* dans *Architecture*, c'est une grande joie de la vie. Or, de tous les anneaux de la chaîne, des mammifères seuls, je veux dire mon éditeur, vous et moi, nous pouvons connaître cette joie.

WILLIAM BEEBE.

(Traduit de l'anglais.)

Université Coloniale de Belgique

Les examens d'admission à l'Université Coloniale d'Anvers auront lieu le **28 septembre**. Ils comprendront, à l'entrée, une épreuve de maturité portant sur le compte rendu écrit et raisonné d'une conférence.

Pour répondre au vœu d'un grand nombre d'intéressés et du corps professoral, le concours qui permet de classer les candidats-administrateurs aura lieu à la fin de la première année d'études, sur la matière même ayant servi de base à ces études. Mais, pour que les étudiants qui n'arriveraient pas en ordre utile au concours puissent bénéficier néanmoins du fruit de leur travail, tous ceux d'entre eux qui ont réussi l'examen de première année obtiendront le diplôme de la section commerciale coloniale.

Le nouveau programme est renvoyé sur demande en s'adressant au secrétariat, **1, avenue Middelheim, ANVERS**.

Une conversion classique

Il nous souvient de la réflexion désabusée d'un théologien illustre, après avoir entendu Brunetière raconter et motiver sa conversion. Tous ces convertis viennent à la religion par des raisonnements qui ne tiennent pas, par des voies qui ne sont pas celles de l'intelligence.

Ce théologien avait, poussée très loin, la déformation professionnelle. Il n'est pas moins vrai que très souvent les explications des convertis sont quelque peu déconcertantes. Les voies de Dieu ne sont pas nécessairement celles des manuels de théologie.

Voici une conversion, cependant, que ne désavouerait pas le plus classique des professeurs d'apologétique.

Besoin de vérité et de certitude religieuses, impuissance à les trouver en dehors de la révélation chrétienne. Impuissance décevante, notamment, de toutes les philosophies, anciennes ou modernes. Nécessité d'une grâce très efficace pour achever l'œuvre de la raison et faire accepter comme venant de Dieu les paroles du Christ, Dieu lui-même, Dieu incarné apportant aux hommes le salut et l'apaisement de leurs angoisses et de leurs aspirations les plus profondes. Insuffisance du christianisme en dehors du catholicisme, qui a reçu la mission et les moyens de le répandre et de le maintenir dans le genre humain. Cette succession de vérités et de constatations se trouve dans la conversion d'un juif américain, telle que nous la raconte la revue *America*, ou plutôt telle qu'il la raconte lui-même dans une lettre au P. Cox, jésuite célèbre dans les milieux cultivés des Etats-Unis et de tous les pays de langue anglaise. Le P. Cox introduit et publie cette lettre, sans citer le nom de l'intéressé. Mais son nom à lui donne pleine autorité à ce récit. Nous le traduisons et le mettons sans commentaire sous les yeux des lecteurs de la *Revue catholique des idées et des faits*.

L. P.

Je crains que la chose que vous me demandez ne soit impossible. Comment pourrai-je vous dire ce qui m'a rendu catholique? Comment pourrai-je mettre sur papier tout ce qui m'a passé par l'esprit et tout ce qui s'est passé dans mon cœur jusqu'au moment de ma conversion? Ce que je puis faire est de vous rappeler une partie de ce que vous connaissez déjà. Vous savez, par exemple, que j'ai été élevé dans une famille et dans un milieu hébreux strictement religieux; que j'ai été profondément instruit de la religion de mon peuple, et que tout cela s'est évanoui quand j'atteignis l'âge de quatorze ans. A partir de ce moment, j'ai cherché ailleurs ma nourriture spirituelle, dans la culture et dans l'éducation.

Mais plus je m'introduisais et plus je me persuadais que jamais la culture et l'érudition ne rempliraient le vide laissé par la religion que j'avais abandonnée. Ce fut cette persuasion qui m'amena durant plusieurs années à m'occuper de la foi et des croyances d'autres peuples et me fit prendre contact avec les écrits catholiques.

Dans le catholicisme j'ai trouvé un monde plus voisin des désirs de mon cœur. J'y ai trouvé une conception de la vie qui satisfaisait les divers aspects de ma nature. J'ai commencé à lire tous les grands écrivains catholiques que j'ai pu me procurer, depuis saint Augustin avec sa *Cité de Dieu* jusqu'à Charles Adam avec son *Esprit du catholicisme*. Dans ces livres, j'ai trouvé des eaux vives et j'y ai apaisé ma soif de surnaturel et de divin, soif qui est en moi depuis que je me souviens.

Influencé par l'esprit de ces écrits, j'étais encore loin, cependant

de ce catholicisme que je connais depuis ma conversion. Il y avait trop de distinctions à faire, trop de difficultés à surmonter pour que je puisse me trouver à l'aise. Entre-temps, ma vie spirituelle et intellectuelle était devenue chaos et anarchie. Je ne savais pas où j'en étais, ni ce que je croyais sur n'importe quel point. Je sentais que je devais faire quelque chose si je voulais éviter le suicide spirituel. J'ai lu le *Nouveau Testament* et j'ai cherché d'approfondir la pleine signification de la parole de Notre-Seigneur.

Je sentais que dans son langage il y avait quelque chose avec quoi l'on pouvait sympathiser pleinement, et qui était différent de tout ce qui était jamais sorti de lèvres humaines; un ton différent des expressions des grands poètes que j'admirais tant. C'était une note d'espérance, de confiance et d'intimité, remède bienfaisant pour une âme tourmentée et flottante dans l'anxiété et le doute. Mais malgré cela, il me manquait quelque chose, et je continuais à chercher. Le Christ n'avait pas encore assumé pour moi la majesté de la Divinité. Je Le regardais encore comme un homme, un homme plus qu'éminemment parfait et auguste, et rien de plus. Dieu, je Le cherchais ailleurs.

Je me tournai vers Spinoza. Durant deux ans, je suis resté sous l'influence de l'esprit de cet homme. Je le vénérerais comme un saint. Tout l'univers était spinoziste; Dieu était tout et n'était rien; Il était partout et ne se trouvait nulle part. Je me suis éveillé après deux ans de cette hallucination pour me retrouver plus misérable que jamais. Spinoza n'avait pas résolu le doute, le tourment, l'anxiété qui opprimaient mon âme.

Que devais-je faire maintenant? J'avais perdu la foi en n'importe quelle philosophie. Je me suis tourné vers les écrits des mystiques, Tekhart, Böhme, Plotin, Emerson, mais j'y ai rencontré une déception plus grande encore que les précédentes.

Un jour, passant devant une église, l'idée me vint d'y entrer pour me reposer; peut-être mon âme y trouverait-elle un peu d'apaisement. Ce n'était pas ma première visite à une église catholique, mais cette fois j'y entrais avec l'espérance d'y trouver quelque chose que je ne pouvais trouver ailleurs. Et pendant que j'étais assis dans la quiétude et la paix de cette atmosphère, les pensées suivantes passaient dans mon esprit :

« Si seulement je pouvais croire avec la même certitude que ceux qui viennent prier ici! Si je pouvais croire que les paroles de l'Evangile sont réellement vraies, que le Christ a réellement existé et que ces paroles sont vraiment celles qui sont sorties de ses lèvres humaines et qu'elles sont littéralement vraies! Si cela était, si je pouvais croire que c'est un fait, quelle gloire et quelle merveille; comme j'en serais consolé, heureux, réconforté de savoir et de croire que le Christ est réellement le fils de Dieu venu d'un autre monde pour nous sauver tous! » Et à l'improviste, comme un éclair dans mon esprit, j'entendis ces paroles : « Il est certainement vrai que le Christ est descendu sur la terre pour se rendre visible dans la chair. Les paroles de l'Evangile sont vraies, littéralement vraies. »

Je me suis retrouvé à genoux, en fervente prière d'actions de grâces.

Peu après, je lus l'annonce de conférences que vous deviez donner dans la chapelle de l'Université de Fordham. Le sujet : « Le Christ mystique et le monde moderne » attira tout de suite mon attention et je décidai de venir vous entendre le dimanche suivant. Après vous avoir entendu dire que l'Eglise catholique est *Jésus-Christ répandu et communiqué*, je fus persuadé qu'ayant accepté le Christ, le pas logique qui me restait à faire était d'embrasser le catholicisme.

Quand mes amis connurent mon intention d'embrasser la foi catholique, ils adoptèrent à mon égard une attitude hostile. Il y en eut un qui alla jusqu'à m'avertir que je perdrais la raison

si je ne cessais pas immédiatement de m'occuper d'écrits catholiques. J'étais persuadé que ce qui me les rendait hostiles était leur ignorance de la profonde doctrine catholique.

Enfin toutes mes angoisses et tous mes doutes s'évanouirent, et le 18 mars de cette année 1933, en la fête de saint Cyrille de Jérusalem, je fus reçu formellement dans l'Eglise.

De la suite, j'ai peu à dire. Le baptême et la première Communion m'ont donné une félicité que je ne changerais pour rien au monde; une paix et une sérénité d'esprit et de visage que je n'aurais pas cru possibles sur cette terre. C'est, pour prendre l'expression de saint Paul, « la paix de Dieu qui surpasse tout sentiment ».

LOUIS PICARD.

Louis de Blois abbé de Liessies

Pour les personnes qui aiment l'histoire en images, une abbaye médiévale est un triple foyer, foyer de prière, foyer de science et foyer d'art. Celles-là qui ont beaucoup de conscience et de l'esprit de suite retouchent quelquefois leurs images, y estompant, y ajoutant, y soulignant... Un trait d'or à une abbaye du Moyen âge, cela fait bien.

En voici pourtant une dont le triple foyer fit un feu assez bas, — et sans or.

Le monastère de Liessies, sur les confins de la Thiérache et du Hainaut, entre la Sambre et l'Oise, fit en effet longtemps figure de besogneux.

Un certain Wichbert, Poitevin, dit-on, le fonda. Il fréquentait Pépin le Bref et habita à Merlemont avec sa femme et ses enfants. Son fils Gonhard entra au monastère et en devint l'abbé. Sa fille Hiltrude devint moniale et étant restée la dernière, tous étant morts intestat, elle hérita de sa famille. Mais elle fit un testament, en faveur du dit monastère, et, chose étrange, en posa l'acte en son tombeau. Jusqu'ici : la chronique du monastère de Liessies.

Charlemagne au cerceuil, fondirent les Normands, sacs, massacres, pillages.

Puis sévèrent les Hongrois qui firent leurs délices du Hainaut et du Cambrésis. Liessies n'est plus qu'un tison.

Saint Brunon, l'archevêque-duc de Lotharingie et frère d'Othon le Grand, le restaurateur de l'Empire, homme de Dieu et de gouvernement, rebâtit Liessies et y installa des chanoines. Mais les propriétaires voisins, dans l'entre-temps, s'étaient partagé l'héritage d'Hiltrude. Ils le gardèrent.

La réputation de Chuny débordant la Bourgogne, Thierry, seigneur d'Avesnes, s'en inspira, content peut-être de faire pièce à l'Eglise impériale qui matait les seigneurs locaux, bouillants, cruels et dépourvus de lettres. Dans les veines durcies du vieux corps canonial Thierry transfusa du sang frais. Et les chanoines restés sur pied, tout ceinturés de jeunes moines, chevrotèrent en paix leur *nunc dimittis*.

Donations et recrues aussitôt affluèrent. Des matrones fidèles, nous dit le chroniqueur, s'y employaient beaucoup. L'église Saint-Remi-de-Reims cède en 1103 la terre de Trélon, aujourd'hui aux Merode, moyennant un cens annuel de quarante sous. Barthélemy de Laon, neveu de Thierry par sa femme, vient consacrer le sanctuaire. Le domaine de Sart près de Gosselies s'adjoint alors au patrimoine qui s'accroît en Flandre aussi bien qu'en Hainaut. Les largesses sont de toute sorte d'ailleurs et de tout poids. La chronique note en 1180 qu'Ivin de Flandre concède à l'abbaye, peut être en manière de rente, huit livres de fromage dit de Bergenop-Zoom.

Tout naturellement, à ce mouvement de dehors au dedans répond un élan de charité spirituelle et corporelle. L'abbé Wédric (1124-1147) recherche avec ferveur les ouvrages de saint Augustin et les manuscrits se multiplient comme se remplit le coffre

aux pauvres placé dans le préau et qu'un moine-aumônier vide à tout venant.

Les écoles de Liessies et du prieuré de Sart s'organisent moins brillantes à coup sûr que celles de Cambrai, de Tournai et de Liège, dont à vrai dire l'influence clunisienne, qui desservait les études, fait glisser le renom au profit de Paris.

C'est l'âge d'or. Il est court.

L'appui de Gossuin, seigneur d'Avesnes, naguère ennemi mais rallié, puis celui de sa veuve qui au surplus pourvoit le trésor de reliques et de reliquaires, a permis à Wédric d'asseoir la nouvelle fondation. Leur héritier Gautier Pulek n'imite son oncle ni sa tante. Est-il méchant homme? Non. Mais le testament d'Hiltrude lui pèse sur le cœur. Voici précisément que saint Bernard passe aux environs. Il a déjà demandé son avis en une circonstance et l'abbé de Clairvaux l'a débouté. Cette fois il le consulte sur une affaire de tonlieu et le saint donne tort aux moines : *respondit monachorum non esse advocatias et justitias villarum tenere*. Les gens du monde n'entendent pas tous les jours des moralistes à la fois si austères et si faciles. Les moines sourcillèrent mais Gautier se frotta les mains.

L'entente de Liessies avec la famille d'Avesnes avait vécu. Et les moines, qui d'ailleurs avaient subi l'influence centralisatrice de Cîteaux avec docilité, purent avec vraisemblance faire remonter leur ruine à l'éloquent réformateur des moines d'Occident.

La deuxième croisade ayant dépeuplé les campagnes, la famine sévit alors pendant douze ans. L'abbé Wédric, découragé peut-être, accepta d'aller rétablir les finances de Saint-Waast d'Arras dont il devint abbé. Il avait mis plus de vingt ans pour réussir et échouer. Dans cinq siècles un autre mettra le même temps pour échouer et réussir.

Wédric parti, des douze abbés qui suivent quatre meurent en charge, cinq résignent leurs fonctions, deux sont déposés par les évêques, un par Innocent IV.

Pour les Avesnes, Liessies n'existe plus. Ils passent leur turbulence sur ses terres et les seigneurs des environs viennent s'y chamailler à loisir. Les abbés courent de l'un à l'autre, font concessions sur concessions mais pas le moindre Locarno.

A voir les pieux gisants de nos vieilles églises, le chef souvent ruiné mais les mains toujours jointes, les bonnes gens croient que clercs et moines de leur vivant les menaient à la Deshoulières. Ils se trompent et pas moins que les autres qui, grimpés sur les épaules de Victor Hugo à cheval sur sa gargouille, croyaient distinguer à travers les vitraux de Notre-Dame toute l'Eglise en Sibour à genoux devant l'Empereur.

Pour comble, voici que la nature s'en mêle. En juillet 1186 un orage éclate si violent, raconte Gislebert de Mons, qu'il détruit les oiseaux et foudroie jusqu'aux lièvres. Puis une épidémie enlève onze des religieux les plus marquants.

Difficultés économiques. Tandis que les communes de Flandre et même de Brabant accentuent leur essor industriel et commercial qui fait hausser la vie et dévalue le sol, le Hainaut du sud reste une région « verrouillée » sans rivières, sans routes. Rails et machines viendront seuls à bout de ses collines et de ses bois et seul aussi alors le nom de ses villages gardera un parfum de feuillage et d'humus.

Que tout cela est loin encore! La culture s'avilait mais les baux en cent ans n'ont pas haussé. Pourtant les fermiers rechignent et les tenanciers s'enhardissent, ils préfèrent le bail libre à la tenure héréditaire : le villicus Adélar, jadis mis au pas par Wédric a fait école; le procureur est débordé.

L'abbé Helgot supprime les aumônes, inféode les terres à des laïcs, dépossédation larvée; l'abbé Hugues — suprême honte des terriens — veut vendre Sart-les-Moines. Il disparaît au bout de trois mois. Et c'est la crise. Emprunts qui valent des hypothèques, crédits obtenus par souplesse et dégelés par force, procès chevauchant des procès, bulles fabriquées pour colorer des titres, procédure à la fois naïve et rusée dont l'époque plus férue de chicane que nos âges de droit faisait ses amères délices, restrictions enfin et grande pénitence, expédients de toujours qui écartèlent les gouvernants, amentent les gouvernés et mettent l'autorité en berne. C'est l'histoire de toutes les gestions difficiles : celle d'une société de moines n'y échappe point. Parce que toute société vit plus du succès de ceux qui la dirigent que de la bonne volonté des autres. D'ailleurs s'abstraire n'est pas le lot de la multitude, il faut pour cela du génie ou de l'héroïsme, il faut être de ceux qui ont quelque chose dans le ventre et la plupart des hommes n'ont là d'abord que ce qu'ils y mettent. La vérité est au delà du marxisme, elle y est bien un peu aussi.

Bref, Urbain IV finit par enlever à l'abbaye le droit de gérer son patrimoine que le seigneur d'Avesnes acceptait de défendre. Il le fit, hélas! comme la plupart des avoués d'église, c'est-à-dire comme l'intendant du feu duc d'Ossunâ.

Le XIII^e siècle passe, puis le suivant, puis le XV^e, le monastère reste toujours « moult oppressé de debtes à plusieurs gens tant lombar comme aultres ». Le sire d'Avesnes a transmis son officieuse tutelle à la « très chière et redoutable damme Marguerite comtesse de Haynau et de Hollande et révérend père en Dieu, Mgr le evesque de Cambrai ». Ce qui en temps de paix commet aux moines l'entretien des hôtes, serviteurs « brakonniers, fauconniers, loutriers, louvetiers du comte ou de ses hommes » ou leur vaut encore des taxes de plus en plus lourdes, comme pour frais et dépenses d'ambassadeurs envoyés par le comte au Concile de Pise, se joignant aux subsides levés par le fisc pontifical qui abattent parfois 10 % des revenus. Pour intermède, voici la guerre et se bousculant à leurs portes ou foulant leurs moissons, les piquiers du duc Jean et de sa femme Jacqueline, l'un et l'autre aussi fons, gens du briquet et gens du lis, tonnoirs du Téméraire et serpentines du Roy.

Et quand le duc de pourpre et d'or *traqué par tous, hurlant et fou en Lorraine tomba et fut mangé des loups*, les plaies du pays qui va de Meuse à Somme montraient l'acharnement des dents de Louis XI.

L'abbaye mise à sac, les moines vendent les chasses pour racheter leurs meubles.

Ils en ont donc encore! Tant y a que l'histoire concentre ce que la vie a dispersé et qu'il ne faut la prendre au mot.

Au vrai, Liessies vit mais en dépit de quelques abbés, comme au XII^e siècle Hugues d'Hestrud et au XV^e un Gilles du Chêne, ou Jean Baccort, il vit à la petite semaine.

Arrive Gilles Gippus (1499-1530). Le coffre est vide. L'abbé emprunte au denier dix pour payer à la Curie romaine les frais de chancellerie de sa bénédiction. En 1515 il peut faire redorer sa crosse. Et quand onze ans après, il cède à « d'aulcunes petites maladies tirant à gravelle et aultrement », son entregent et sa prudence ont équilibré le budget. Première balance en trois cents ans!

La prospérité pouvait reparaître. Il y eût fallu un financier. Elle vint avec un mystique.

* * *

Louis de Blois, né en octobre 1506 sur la terre de Donstienne, aux environs d'Avesnes, d'une souche qui se rattachait aux anciens comtes de Champagne et qui se retrouve aujourd'hui dans la maison de Ligne, était le deuxième garçon de dix enfants dont deux, peut-être trois, ne furent pas d'Eglise. Page de Charles de Habsbourg, sur qui veillait sa tante, la sage et fine Marguerite d'Autriche, il dut le suivre un peu à Louvain, mais surtout à Malines. De ce service décoratif sortit une amitié qui ne se flétrit point.

Quand il a quatorze ans, l'abbé Gilles lui ouvre le noviciat de Liessies. Et en 1522, sa profession émise, il l'envoie « aux escolles », à Gand, sous la direction de maître Eloi Houcke.

Quelles étaient ces écoles et qui, cet Eloi Houcke, il n'est pas facile de le savoir. Sans doute les unes étaient-elles quelque collège privé — du genre de l'école qu'ouvrit précisément à Gand l'humaniste Scotus — et l'autre quelque ancien élève des frères de la vie commune si justement réputés depuis la fin du XV^e siècle; en effet, sauf erreur, il ne passa à aucune faculté de Louvain. Blois y dut suivre les leçons qui menaient au grade de maître ès arts, l'équivalent plus scolastique et moins littéraire de notre licencié en philosophie et lettres. Nul n'entraîna à la faculté de théologie qui n'avait conquis cette barette; aux Réguliers il suffisait d'en être digne. Cette faveur et l'absence de grade académique chez le maître rendaient sans doute l'élève surtout sensible aux lettres vers lesquelles l'inclinait d'ailleurs sa délicatesse naturelle.

Après deux ans, l'ayant pourvu d'un trousseau neuf, son maître le conduit en « kar » à Louvain, pour le « colloquer... en quelque bon logis affin d'y estudier ». Les collègues n'y manquaient pas, comme chacun sait, qui en plus des auditoires comprenaient des chambres, au vrai surtout pour les boursiers; les Célestins, des confrères de Blois puisqu'ils relevaient de la règle bénédictine, s'étaient récemment fixés à Héverlé, là où le Boerenbond sélec-

tionne aujourd'hui ses semences; ils venaient même d'être sur leur demande « incorporés » à l'Université sans qu'il paraisse d'ailleurs qu'ils en profitassent autrement. Mais Héverlé, où les Croy bâtissaient seulement le château était trop éloigné. M^e Houcke confia le frère Louis aux soins de Jean de Bépaigue, homme de distinction sans doute et assez fortuné pour prêter plus tard quatre cents livres à son ancien pensionnaire. Ce pensionnaire, au reste, n'était pas seul : nous voyons qu'en 1527 l'abbé Gilles lui fait tenir IV livres, XIII sols pour festiner ses compagnons de table, le jour des Rois; la somme — soit dit en passant — est appréciable si l'on pense que le trousseau que Blois reçut trois ans plus tôt avait, des pantoufles au bonnet, à peine coûté davantage. Il n'y fut pas trop mal servi : lors d'un passage de son abbé dans la ville universitaire, celui-ci fait quelques largesses à la servante et au petit valet chargés spécialement de lui.

* * *

C'est sur la fin d'août 1524 que Louis de Blois arrive à Louvain. Deux affaires ont marqué l'année scolaire qui finit : celle de M^e Nicolas, de Bruxelles, curé de Saint-Jacques d'Anvers, — qui teinté d'hérésie s'en lava devant la Faculté pour dans la suite apostasier — et celle des *Colloquia*, toutes deux à huit jours d'intervalle. Cette dernière précisément au temps pascal : quelques confesseurs de la ville avaient refusé l'absolution aux étudiants ayant lu la première édition de cet ouvrage d'Erasmus et la Faculté de théologie s'en était occupée.

Affaires toutes deux caractéristiques : ce sont au fond celle des humanistes et celle des luthériens. Les deux, mêlées au début par la force des choses — ou la faiblesse des hommes — avaient séparé l'Université en deux camps. Querelle de grammairiens, querelle de moines. Les humanistes voulaient le retour aux Anciens, le beau langage, la *Vulgate* revue sur le grec, l'Évangile et les Pères remplaçant les Ecoles; avec cela progressifs et audacieux, méprisant les citernes ils couraient goulamment à toute eau fraîche.

En face d'eux, tous ceux qu'avait formés la vieille scolastique, demeurée aux Sentences, rétive à saint Thomas et rongée de formules, pointilleuse ou diffuse et souvent puérile : les théologiens de seconde zone, les philosophes, beaucoup de médecins, les juristes, les prédicateurs surtout, fâchés d'avoir à reviser leurs textes, la masse enfin.

D'un côté, Dominicains, Carmes et Frères-Mineurs. De l'autre, les Augustins alors nombreux, lettrés et remuants, bientôt suspects puis dispersés ou brûlés vifs.

D'une part, la tradition vers laquelle penche l'autorité, de l'autre la réaction, donc la jeunesse, mais seulement en partie.

Querelle de grammairiens. Elle s'ébattait autour du nouveau Collège, dit des Trois-Langues (le latin, le grec et l'hébreu), fondé au Marché-aux-Poissons grâce au testament de l'Arloonnais Jérôme Busleyden, conseiller d'Etat et prévôt d'Aire, mort à Bordeaux, grâce aussi aux soins assidus d'Erasmus, son ami. Brocards d'un côté, railleries de l'autre. « *Nos non loquimur latinum de foro piscium sed matris nostrae facultatis.* » Le latin du Marché-aux-Poissons! On voit de quel côté était l'esprit. Et même de ce côté-là, moins fin qu'aigu : ce ne serait pas le moindre grief.

Mais en 1520 — les actes de l'Université en témoignent à tout coup — le Conseil académique et la régence du Collège sont tombés d'accord.

Restait la querelle de moines. Fut-elle au fond liée à la première? Grave question. Elle le fut par le fait de certains et donc elle parut l'être; la passion aidant, elle le fut quant à tous.

A la réforme linguistique, au renouveau pédagogique les humanistes avaient mêlé le goût de réformer, de renouveler l'Eglise. Ce goût était dans l'air et depuis deux cents ans — la formule *reformatur in capite et in membris* ne vient-elle pas de Durand de Mende, le canoniste? Beaucoup l'avaient suivi, mais au détriment de la liturgie et de la hiérarchie; hiérarchie : hommes, fonctions et principes. Pour les hommes, passe encore, le XII^e siècle cléricale joua plus qu'aucun autre au jeu de l'anti-clerc, mais les Soties avaient mêlé l'aigre au jeu. Et le jeu, d'abord innocent, puis risqué, était devenu dangereux, comme il arrive quand il passe des hommes aux fonctions et des fonctions aux idées qu'elles impliquent. C'est la pierre de touche. Aujourd'hui nul ne s'y trompe. Mais en ce temps-là? Alors que des papes pieux comme Nicolas V ouvraient la Curie au Pogge, alors que le froid Calixte III tellement fermé à l'humanisme qu'il laissait

les manuscrits de son prédécesseur aux mains des domestiques pour en faire des dessous de plat, couvrait tout de même Valla de précieuses prébendes. En un temps où Jules II pour retenir Erasme à Rome lui offrait une pénitencerie et Léon X, le chapeau!

Pourtant Hussites et Lollards avaient détérioré le vieux ferment vaudois de l'anti-Eglise. Pour décanter l'esprit, le tirer de la gangue des dévotions automatiques, le libérer de la comptabilité fiscale des indulgences, pour le dégager des formules et le laisser souffler où il veut, les humanistes ne vont-ils pas, en intellectuels distraits ou trop sûrs d'eux-mêmes, fourrer de nouveau dans la masse le vieux ferment?

Faudra-t-il attendre que Luther soit devenu le Führer, demi-tribun et demi-reître pour qu'ils le renient? Faudra-t-il que les humanistes rompent avec une culture qui dédaigne les chaires et s'organise en dehors des Ecoles pour que les docteurs veuillent tirer des chemins dans leur maquis? Le brasier de Wittenberg commença d'éclairer les consciences. La bulle qu'y brûlait Luther amplifiait seulement la condamnation portée le 7 novembre 1519 par la Faculté de théologie de Louvain.

Guillaume Nesen et Geldenhäuer ont passé le Rhin. Ils seront luthériens et ne reviendront plus.

Le 28 octobre 1521 Erasmus partira pour Bâle quittant à jamais son Collège du Lis et sa *Falconis amicitia*; le matin même où il partit, il entra dans Saint-Pierre, un Dominicain y prêchait et le mettait en parallèle avec Luther, le soir un autre prêcherait de même dans une autre église. Sur sa requête, le nonce Aléandre empêcha « ce second acte de la vieille comédie ». Faible alcalin sur une rancœur qui fermentera toujours.

Erasmus part, victime de la témérité des uns, de l'étroitesse des autres, de sa verve, de son talent, de son humeur susceptible et de l'imprécision de sa foi. Victime aussi — il faut le redire avec M. Henri Pirenne — de « cette situation fautive où tombent toujours les modérés lorsqu'ils s'allient aux partis extrêmes ». Moins habile, il eût mérité d'être plaint.

Son influence lui survivra, moins équivoque. Au reste, dans quelques jours (septembre 1524), le *de libero arbitrio* achèvera la casure : pour Lütther, Erasmus ne sera plus qu'un « professeur de grec » et pour Hütten, un « couard ». Pour tout régime, dictature ou démocratie, le clerc est toujours à la fin l'homme qui trahit. Mais que Louis de Blois vienne, il trouvera à Louvain des humanistes sages et des théologiens presque rassérénés.

Avait-il de hautes ambitions théologiques le moine de dix-huit ans? Révait-il seulement du laurier doctoral? Rien ne le dit. Les comptes du procureur de Liessies en date du 30 mai 1527 signalent l'envoi à « frère Loys de Blois étudiant à Louvain » de quelque argent « pour subvenir à ses petites nécessités devant que devrait prendre degré de licentia ». Se fondant là-dessus, M. l'abbé Peter n'hésite pas à faire de Blois un gradué. Pourtant les extraits des Actes de la Faculté transcrits au XVIII^e siècle par l'eximius Van de Velde ne relatent pas cette « licentia ». Le seul Bénédictin qui — d'après eux — conquit ce grade entre cette date et celle où Blois quitta Louvain est un moine d'Afflighem. Il faut dire qu'entre mai et août de cette année Blois est élu abbé-coadjuteur. Raison suffisante pour ne pas poursuivre ses études. Il les poursuivit cependant pendant trois ans encore. Le fait d'un étudiant devenant abbé bouleverse nos catégories; il n'est pas plus étrange que celui d'un abbé voulant passer pour étudiant, suppôt de l'Université *tanquam membrum et suppositum ejusdem*, sans d'ailleurs en suivre les cours. Ce sera pourtant en 1530 le cas de l'abbé de Vlierbeek. Sa demande fut repoussée. Mais le matricule universitaire signale quatre-vingts ans plus tôt un certain Robert de Berthem et lui donne le titre d'Abbas Vlierbecensis.

* * *

Louis de Blois vient à Louvain, comme beaucoup de clercs, en ce siècle qui ne compte pas encore de séminaires, pour y poursuivre les études préparatoires au sacerdoce, c'est probablement tout. Il est maître ès arts ou à peu près, nous l'avons vu. Il aime les lettres; Et sans doute se rejouit-il de fréquenter ces hommes réputés qui l'y formeront mieux. Au fait, à quoi pensait cet adolescent à peine hors de page et passé des jeux de Cour à la vie monastique? Les cahots de son kar lui laissaient-ils seulement le loisir de penser? Il savait à coup sûr l'effervescence religieuse que les marchands d'Allemagne avaient

soulevée à Anvers grâce aux libelles luthériens; il savait que son auguste ami avait au cours de son voyage impérial de Flessingue à Aix-la-Chapelle édicté les premiers placards qui vouaient les hérétiques à la mort « à savoir les hommes par l'épée, les femmes par la fosse, les relaps par le feu ». Et peut-être passant sous le Mont-César, l'index dans son nouveau bréviaire, jetant le regard sur le château où nagèrent l'Empereur, la mâchoire pendante et les yeux sans couleur, écoutait les leçons massives d'Adrien d'Utrecht, le moine méditatif et doux évoquait-il cette suite de bûchers commencée à Louvain où crépitaient les pamphlets ou les bulles, étapes d'une route « arrosée par le sang qui est la vraie lumière ».

De quels docteurs Louis de Blois suivit-il les cours? Sa *Vie* en cite trois : Driedo, Tapperus et Clenardus.

Driedo (Jean Nys de Darisdonck), recteur en 1518, l'année suivante président du Collège de Houterlé, s'était montré dès 1519 adversaire résolu des thèses de Luther. Thierry Martens, fort enclin aux idées nouvelles, ayant refusé d'imprimer un traité du maître campinois contre l'Augustin de Wittenberg, Erasme le pria de revenir sur son refus parce que Driedo ne combattait Luther que visière levée, à l'aide d'arguments, sans clameurs ni intrigues, *docte, sine affectibus*. Nous pouvons l'en croire. Tapperus fit réimprimer ses ouvrages étendus et nombreux, quoique d'un grain serré.

Tapperus lui-même est beaucoup plus connu, c'est le Ruard Tapper, conseiller des Souverains, président du Collège du Saint-Esprit après le frère et inconstant Dorpius, deux fois recteur, très écouté à Trente. Il deviendra Inquisiteur, après le triste essai de Van der Hulst, avec Houzeau de Mons et Buedens d'Ypres.

Présenter Tapperus ab Enchusia (1485-1559) comme un esprit ouvert, peut paraître une gageure. Rarement mémoire de maître en théologie fut plus criblée de quolibets et accumula plus de haine. Aujourd'hui encore, calvinistes et luthériens ne voient en lui qu'un fanatique et un faussaire triplé d'un énorme naïf. Que dans le procès mené par lui contre Angelus Merula de *grijze pastoor van Heenlicht*, il se montra toujours sans passion, laissons à de plus avertis le soin d'en débattre. Mais ses écrits qu'il édita sur la fin de sa vie, chez Verhelst de Louvain à l'enseigne de *La Poule grasse* et qu'il dédia à Philippe II, s'ils n'ont pas l'information de Bellarmin et le subtilité de Cajetan, ne le montrent pas du tout en retard sur ses confrères. Il a sur les questions tranchées aujourd'hui les solutions du temps et sur les autres des opinions toujours émises. Il fut un des premiers à s'en prendre à Baius; nous lui devons d'avoir, un des premiers aussi, sauvé par là la piété de nos pères de cette suspicion morbide à l'endroit de la nature humaine qui en poussa tant d'autres à des aberrations divergentes, d'ailleurs assez peu dans la ligne de notre tempérament national.

Détestant ses idées il n'en garda pas moins sa confiance à l'homme : c'est de Baius qu'il fit l'exécuteur d'un testament qui laissait tous ses biens aux étudiants pauvres, surtout à ceux de sa chère Hollande dont s'étendait la défection.

Nous ignorons quels furent les rapports d'étude entre Tapper et Blois. Mais il nous plaît de voir les pires adversaires de l'Inquisiteur louer la douceur des traitements dont l'abbé de Liessies entourait Merula quand Tapper le fit transférer à Mons. La justice du maître avait fléchi sous la miséricorde de l'élève.

Parmi ses professeurs, c'est Clenardus (Nicolas Cleynaerts) de Diest que Blois fréquenta surtout. Cleynaerts, esprit prompt et original et de caractère liant était le favori des étudiants qui se pressaient à certaines heures devant la boutique Jaspas à la fois taverne et librairie et située peut-être près du Collège de Houterlé, *platea vaccarum*, où il habitait.

Elève de Rutger Ressen, l'aimable Rescius, premier titulaire de la chaire de grec aux Trois-Langues, Cleynaerts avait acquis auprès de lui le sens de la méthode, le besoin de la clarté et aussi le goût de la vie dans l'enseignement. Comme Rescius avait appris le latin à son petit garçon âgé de sept ans, sans recourir aux « bourreaux de grammairiens » comme il dit, ainsi fit Cleynaerts à trois esclaves éthiopiens qu'il avait surnommés Dento, Nigrinus et Carbo et qu'il espérait bien renvoyer au Négus, apôtres et prêtres.

Sa grammaire grecque *luculenta et compendiosa* s'inspira de ce triple objet; elle devint classique et plus d'un écolier, au dire du fabuliste, bâilla sur son Clénard et sur son Despautère. Blois avança si bien à son école qu'il correspondit avec lui dans les trois langues et que le 1^{er} mai 1527 il dédiait à son ami frère Jean de Molembaix le « Parallèle entre le Roi et le Moine » de saint Jean Chrysostome, traduit par lui en latin.

Cleynaerts ambitionnait de réaliser à la fois le vieux rêve de Raymond Lulle et celui plus récent de Reuchlin. Ce que celui-ci, soucieux de convertir les Juifs dans leur langue avait essayé en hébreu, il le voulait pour les Arabes. Mais si les Juifs étaient partout et si l'on pouvait rencontrer des Ethiopiens dans les Pays-Bas, il fallait désormais dépasser Gibraltar pour rencontrer des Musulmans. Périlleux voyage pour un philologue et comme on comprend qu'il ait longtemps balancé. Ce n'est pas qu'il ait une chaire à quitter, il n'est pas professeur en titre, car l'amitié de Latomus, ce pourfendeur des luthériens, non plus que sa franche piété n'ont fait oublier à certains qu'il a vécu dans l'ombre d'Erasme. Quand enfin le *Psautier* de Nebbio et le *Bréviaire* de Fano parurent et qu'il eut pu, grâce à l'hébreu, comparer assez les racines et les flexions pour ébaucher une syntaxe arabe il attendit que l'occasion le secondât. C'est Blois qui l'a fit naître. Il l'invita à Liessies dont il était pour lors abbé. Cleynaerts accepta et sans revenir sur ses pas, guidé d'abord par Fernand Colomb, fils de Christophe de passage à Louvain, il partit s'user en Afrique, inaugurant cet apostolat intellectuel auprès des Musulmans aujourd'hui encore à peine ébauché et qui est la seule chance de vaincre que l'*Évangile* garde sur le *Coran*.

Cleynaerts, âgé de quarante-sept ans, vint mourir à Grenade. Il n'avait plus revu son cher Louvain ni connu la douceur d'y vivre. *Quid dulcius Lovanio?*

* * *

Louis de Blois achevait de traduire l'opuscule dont nous avons parlé, quand il apprit que son abbé l'avait choisi pour successeur éventuel et coadjuteur sur-le-champ. L'année suivante (1528) la communauté l'élevait *unanimes consensus*. Léon X avait concédé à Charles de Habsbourg la collation des bénéfices vacants dans ses pays de par-delà. Il devait accorder la même faveur à François I^{er} par le fameux concordat de Bologne (1516). Mais le clergé des Pays-Bas n'avait pas la souplesse du clergé de France; les chefs des grandes abbayes que leur droit de siéger aux États rendait influents — et le privilège étant d'ailleurs « chair qui tient aux ongles des Belges » — avaient combattu l'institution de la commende sous Maximilien et sous Philippe le Beau; ils combattirent son rétablissement au profit de la mense des nouveaux évêques sous Philippe II et ils avaient pareillement soutenu les protestations des monastères contre l'ordonnance qui soustrayait la nomination des abbés au libre choix des moines. De cette opposition sortit un compromis. Trois commissaires nommés par le Conseil d'État, deux ecclésiastiques et un laïc ordinairement, présideraient l'élection, feraient défiler devant eux, un à un chaque électeur, lui demandant les raisons de son choix puis le recolement des voix opéré ils présenteraient en un rapport détaillé sur le tout l'un des trois principaux candidats à l'agrément du Prince. Les papiers de l'audience aux Archives du Royaume comprennent quarante-trois recueils de ces procès-verbaux d'élections abbatiales, mais pas celui de l'élection de Blois.

Et c'est dommage. Il eût été intéressant de noter l'état de la communauté de Liessies en 1528 et de fouiller un peu le pourquoi de cette élection que la *Vita* nous affirme unanime. Ne paraît-elle pas assez insolite pour cela? Un religieux de vingt-deux ans sur lesquels il en a vécu six hors de son monastère, pas encore dans les Ordres et toujours aux études, d'ailleurs absent, est élu tout d'un trait par des hommes qui, s'ils l'ont connu, ont eu le temps de brouiller son souvenir.

L'abbé Gippus avait de la sympathie pour lui, ses soins qui frisent la gâterie quand il est aux écoles et le fait même d'y être en témoignent assez, mais est-ce suffisant pour l'imposer à tous et cette action préférentielle n'amène-t-elle pas souvent des réactions décevantes?

Ami de son abbé, Blois est aussi ami de César. Ceci pour avoir dû peser sur la volonté du Chapitre n'est pas décisif. Il reste le mérite, bien sûr, mais le mérite d'un jeune clerc! Et convenons alors que les moines de Liessies pour être des relâchés avaient des intentions bien pures. Il faut croire plus simplement qu'en élevant le frère Louis certains moines plus décidés gagnés à Louis de Blois pour des raisons de valeur personnelle, de famille et de patrimoine, avaient obtenu de leurs confrères une traite en blanc sur leur confiance.

Quant à l'élève lui-même il ne se faisait pas illusion. Etant toujours à Louvain il a appris sur le compte de ses frères des nouvelles qui

l'ont attristé et après le scrutin il écrit à dom Jean Meurisse, son ancien maître des novices, qu'à peine garé du monde il lui faut y retourner *ad saeculum redire compellor*, c'est ainsi qu'il comprend sa charge.

Deux ans après, l'abbé Gilles meurt et en juillet 1530 Louis de Blois retournant au monde, regagne Liessies.

* * *

Le 11 novembre Adrien Aermont, auxiliaire de Cambrai lui confère le sacerdoce — les évêques, la plupart grands seigneurs, cadets de famille ou bien bâtarde, mitrés par complaisance n'exercent guère eux-mêmes les fonctions sacrées —; le lendemain l'abbé chante sa première messe et le 13 Aermont le bénit.

Malgré son peu d'entrain, Blois commence sans retard les visites d'usage aux seigneurs des environs, il pousse jusqu'à Chimay saluer la princesse, puis enfin il va rendre ses devoirs à l'Empereur lui-même à qui il fait cadeau de deux bons chiens courants. Puis aussitôt rentré, entreprend la réforme.

Rien ne témoigne davantage des us et coutumes des moines de Liessies que les comptes du procureur. Ils nous apprennent d'abord qu'ils sortent volontiers. Tel jour dom Jacques est à Mons voir sa tante. Tel autre jour, tel autre moine assiste aux noces de sa cousine. Cela n'est point terrible.

Voici qui est plus grave. Les religieux par crainte de la multiplication des bouches à nourrir se sont partagé la « pitance ». Leur pénurie classique explique en partie ce malthusianisme. La pitance est chez eux, et depuis le XIV^e siècle la somme des revenus afférant à des propriétés déterminées et divisée en prébendes fixes. Les dignités claustrales sont rétribuées de pareille façon et suivant un tarif établi. Le moine pitancier reçoit lui-même quatre livres pour gages. Les bons comptes font les bons moines; ceux-là de Liessies qui nous restent paraissent toujours bien tenus. Toutefois, même eu égard à la perspective qui déforme, ce serait merveille que ces partages n'eussent pas de temps en temps troublé leur paix.

Et puis il y a ceci, moins grave en droit, plus grave en fait. Je veux dire l'institution des prieurés, sorte de communautés détachées de la grande, fort réduites souvent et vivant sur des terres éloignées d'où l'abbaye tire sa subsistance. L'institution remonte d'ailleurs très haut. Aux jours où nous sommes la vie qu'y mènent les moines n'est pas édifiante. Des chrétiens bien intentionnés se lamentent sur les « nopez et les ducasses » où se livrent les religieux. Sans l'appoint d'un cénobitisme sain, mal garantis par leur défaut de goûts intellectuels, assez désœuvrés et mêlés de trop près au peuple, ils ont perdu cette distinction d'âme qu'exige la profession religieuse. Au fond guère moins sérieux qu'un desservant honnête de ce temps. Et, il faut le dire, ceux-ci sont rares. Car, si nous en croyons Charles-Quint, ils sont « pour la plupart... jeunes gens légers, inexpérimentés et indiscrets » ou « lubriques, adonnés à ébriété et autres vices notoires et manifestes » ou encore « si indoctes que à grand peine savent lire leurs heures et chanter messe » et il en résulte que les « paroissiens estant simples giens et malédifiés de la... vie deshonnête... de leurs curés et présumés quz en un ort et sale vaisseau si précieuse relique que le Saint-Sacrement du corps de nostre Créateur et Rédempteur Jésus-Christ ne se voudrait loger, en sont scandalisés et tombent en grosses erreurs ».

Après de ces curés sans tenue, les moines des prieurés gardent plus de ligne. Il y a bien l'affaire de dom Guy de Glines, ce religieux que son abbé faisait épier par un laïc et qui tenta de s'en venger en colloquant le prélat. Mais n'oublions pas que l'époque est rude encore : si les seigneurs s'affinent ils n'en sont pas aux belles manières de la chambre bleue d'Arthémice.

Il y a aussi l'affaire de dom Anselme de Sars qui s'est querellé assez fort avec son abbé. Mais devenu abbé lui-même, ils s'entendront si bien que celui-là gêné dans son bilan n'hésitera pas à lui demander un petit subside. Et dom Anselme lui enverra un pot d'argent.

Avouons-le, au regard du haut et du bas clergé séculier, et même comparés à leurs confrères des monastères voisins, comme Saint-Denis-en-Broqueroie et le Val-des-Ecoliers à Mons, ces moines font encore figure, ce sont de braves gens sans vive flamme assurément et d'une religion empathée, assez vulgaires avec cette tournure d'esprit qui accompagne volontiers les digestions robustes pour la joie — inégalement pure — des auteurs de fabliaux et de Rabelais,

de Marrix de Sainte-Aldegonde et de Léon Vanderkindere. La tradition s'en conserva sur les affiches électorales jusqu'au 2 juin 1912.

* * *

A quels abus Louis de Blois s'attaque-t-il à l'origine, nous ne savons; mais il voulut probablement trancher dans le vif, car il doit aussitôt faire face à une opposition décidée. Elle ne le désarme pas, mais semble l'étonner. Son « humanisme » n'a donc pas dépassé l'étude des trois langues? Si. Mais la science des hommes est toujours à réapprendre et il y a des leçons dont la vie seule peut se faire la répétitive efficace. Peiné sinon découragé, Blois médite son *Speculum monachorum*, qu'il offrira à ses fils en 1538 sous l'attendrissant pseudonyme de *Dacryanus*, le pleureur.

Rien n'y fait, au contraire. Déjà d'ailleurs il est parti. Il a subi la tentation à laquelle ont cédé presque tous les réformateurs et, comme les motifs de nos actions s'entremêlent, il déclare qu'il cherche refuge à Ath « pour ce que Liessies est un lieu dangereux par tamps de guerre ». Au prieuré d'Ath qui, bien entendu, a toujours relevé de Liessies, trois moines fidèles l'ont suivi. Avec eux il essaiera d'une restauration. Son coup d'Etat a ébranlé les autres; quelques-uns s'en détachent et le rejoignent assez nombreux pour faire figure de communauté, aussi décide-t-il que Liessies et Ath échangeront leur caractère et que le prieuré deviendra l'abbaye.

La guerre, la quatrième (1542-44) entre l'Empereur et le roi de France a dispersé les moines; la paix signée, ils retournent à Liessies, et s'y trouvant bien isolés, commencent à s'agrir. Faudra-t-il donc en passer par la discipline d'Ath. Mais elle est dure et il y a certes là-dessous quelques amours-propres froissés. Le parti en est pris, ils écriront à Charles-Quint. Devant son impérial ami, l'abbé Louis adoucira ses exigences. Du reste ne peut-on mettre à l'épreuve une Constitution, effet de concessions mutuelles? C'est bien l'avis de l'Empereur. Sa réponse porte la joie à Liessies *vehementer recreavit*.

La joie ne fut peut-être pas également ressentie, mais on nous sommes trompés, ou il faut admettre que le coup d'Ath était un coup de maître, ou bien que ces relâchés, encore une fois, gardent un coin d'âme que la grâce peut remuer. Louis de Blois y prouva d'ailleurs une bonne volonté égale. Cet homme doux est austère, nul doute à cela; son humanisme le placera plutôt en flèche d'un Capranica que d'un Bembo et la discipline d'Ath n'eût été qu'un jalon vers plus d'austérité encore. Mais il a le souci des âmes dont le Christ lui demandera raison et puisqu'il faut râcler la rouille, il la râclera doucement. Sans attendre il propose aux moines ces *Statuta* qui sont sa gloire (août 1538) et que Paul III approuvera (8 avril 1545). Comme il le reconnaissait lui-même avec une sérénité un peu désabusée, ils tiennent plus du bon sens que du zèle, *quod plus rationi quam fervori indulisset*.

Il restaurera tout d'abord l'indivisible communauté de biens, base de la société qu'établit fermement le chapitre trente-troisième de la règle bénédictine. Le fonds de la pitance sera administré gratuitement par le prieur de Liessies et servira, entre autres, aux honoraires du chirurgien et du barbier. Mais, et c'est ici que la discrétion joue avec peut-être aussi le sens de l'hygiène, l'abbé de Liessies laissera à ses moines l'illusion de la propriété, ils cultiveront de petits jardins, pour leur plaisir, en manière de récréation, en Dioclétien avant l'âge. Et pour qu'ils ne se leurrent pas d'une sorte de prescription, des sentences disposées entre les parterres leur rappelleront en termes inspirés qu'ils n'ont rien qu'ils n'aient reçu.

On voit, pour le dire en passant, que si Louis de Blois maintient la tradition contemplative dans la vie monastique, il ne la comprend pas à l'égyptienne. Pour les solitaires de Cassien, en effet, « l'agrément de faire pousser des fleurs et des fruits est une distraction excessive pour un homme spirituel » (Conférences, XXIV, 12). Blois s'en tient au pape saint Grégoire pour qui les deux vies ne se séparent pas en tout chrétien et il conçoit la vie contemplative comme une sorte de lyrisme surnaturel qui, pour affleurer par à-coups à la conscience et jaillir par éclairs, imprègne toutes nos actions mêmes et surtout l'Action eucharistique.

La célébration de l'office a tous ses soins; le chant choral sera pieux et discipliné, sans rudesse ni pose, *non botus aut mugitus neque saecularis et levis notularum fracio*. Au reste, pour une époque qui garde le respect des usages clunisiens, il le surcharge assez peu. À l'Office Dei réglé par saint Benoît il ajoute les petites heures de la sainte Vierge et l'office des défunts, ordinairement en raccourci,

une fois par mois. L'office des défunts récité en entier, quand il le faut, tiendra lieu d'office du jour. En Carême, les psaumes de la Pénitence. La messe privée est généralement quotidienne; les moines gardent d'ailleurs dans sa célébration un choix que le missel de Pie V supprimera; quant aux intentions, elles sont libres.

Le travail n'est pas spécifié, l'utilité du monastère en décide, car si le moine travaille tout le jour, il n'en vit pas. En fait, pour la plupart, en dehors des charges d'administration, d'abondantes lectures tirées surtout des Pères et sans doute aussi d'auteurs particuliers tels que Raoul de Flavigny et Ambroise Autpert, partagent avec la transcription des manuscrits le temps fixé au *labora*. Avec la transcription des manuscrits? Eh! oui, voilà plus de cinquante ans que l'imprimerie est répandue, qu'à cela ne tienne, les moines transcriront toujours. Application un peu étrange à nos esprits américanisés du principe de l'art pour l'art — au sens scolastique du mot. Le moine de Cassien — *egyptius ille monachus* — prend ici sa revanche.

Il ne semble pas que l'humanisme puisse s'insinuer en un pareil programme. Et pourtant Louis de Blois n'hésite pas à mettre ses fils en garde contre un souci de la forme littéraire qui les détournerait du fond, mais ce n'est pas pour condamner l'*exactam dicendi artem*, il veut seulement l'expurger de toute vanité. Ces premiers humanistes de second plan auront eu vraiment de la peine à n'être plus des collégiens.

Au reste, ce goût des lettres que l'élève de Cleynaerts laisse paraître en ses Statuts s'accompagne d'une distinction de manières qui pour lors, tout au moins, ne laisse pas d'être exigeante. Les moines veilleront à ne pas s'attabler les ongles noirs *manus unguium excrescentia jaedac...*; ce qui se prend à la cuiller, le sera sans glou-glou indécemment, *absque indecenti stillicidio* et non le crâne dans la nuque,.... et bien d'autres choses encore sur lesquelles nous sommes devenus, peut-être à tort, plus réticents.

Le régime, puisque nous y sommes, pour n'être pas gargantuesque n'a rien non plus, lui, d'égyptien. Sans doute la viande n'y figure-t-elle pas tous les jours, les bien-portants font abstinence le vendredi et le samedi; mais la Règle ne l'accorde-t-elle pas qu'aux malades?

Sans doute aussi parmi le poisson, le hareng est-il à la cote — 7,5 tonnes en 1538 — mais les comptes signalent aussi la même année une tonne de saumon et une tonne d'« autre poisson de mer dit *sturbo* ». Et il fallait le chercher à Anvers ce poisson de mer, à dix journées de charroi, en même temps que les épices, « safran d'Aragon, gingembre de Venise, poivre à 26 sous la livre, raisins de Tharse et de Corinthe »...

Avec cela, de la cervoise à volonté, un verre de vin aux jours ordinaires, ou plus si les ressources le permettent et toujours deux aux fêtes, de « vin du Rin », de « vin franchois » ou de « vieux vin ».

Les soirs de jeûne il veut deux tables, une pour les moines qui se contentent d'une bouchée de pain et d'un coup de vin, l'autre pour ceux dont l'appétit passe l'austérité. Discret sage, un peu originale, moins toutefois que celle du monastère pacômien que visita douze siècles plus tôt Palladius et où le repas était servi d'heure en heure depuis le milieu du jour jusqu'au soir. Laissons ce triomphe à l'Égypte.

À l'exemple de saint Benoît, l'abbé de Liessies impose la lecture à table et le silence qui y répond, sauf aux jours de grande récréation (un par mois hormis les à-coups) sauf aussi pour les serviteurs de table et le lecteur lui-même qui parleront au second service, sans gaudrioles, toutefois *ineptias vitare volumus*.

Pour la récréation quotidienne, en plus du jardinage, il y a au choix, la promenade dans le parc, la libre conversation ou la musique de chambre. Quelquefois l'an, un campos général. Les moines-prêtres prendront d'ailleurs quelques vacances tous les deux ans.

Tant de largeur nous étonne, moins toutefois que l'esprit d'adaptation qui la soutient. Pour garder les moines chez eux, il fallait non seulement leur ôter tout juste motif de murmure, mais les entourer d'un cadre familial et les y mettre à l'aise. Louis de Blois a compris qu'il tuerait son troupeau à la course, Cleynaerts y fut sans doute pour quelque chose, mais fallait-il passer par Horace? Le bon sens de Romain baptisé qui pénètre toute la vieille Règle y suffisait.

Devons-nous pour autant admettre que les Statuts soient une œuvre absolument personnelle? Évidemment non, encore qu'il ne soit pas aisé d'en dépister les sources. Parmi celles-ci l'Ordinaire et le Rituel de l'Union de Bursfeld — essai de restauration spiri-

tuelle et de fédération d'abbayes, développée dans les pays d'Empire sur la fin du XV^e siècle — doivent certainement prendre place; sans doute faut-il y joindre les Constitutions de la récente Congrégation de Sainte-Justine de Padoue qui inspireront les restaurations italiennes. C'était du moins l'avis de feu Dom Berlière.

Au fait, pourquoi Liessies ne devint-il pas lui-même le type et la base d'une « Congrégation »? L'humeur centralisatrice des princes qui leur entraient d'ailleurs par les oreilles et par les yeux passait à tous les gouvernants. Avec le nationalisme. Mais précisément Liessies ne pouvait être qu'un noyau flottant: sa situation géographique tantôt en deçà, tantôt au delà des incursions du roi de France l'empêchait de jouer un rôle national. Et puis il y eût fallu à son abbé un peu plus d'ambition. Avec aussi le goût des voyages. Or Blois était un humble et attaché à Sparte, c'est elle qu'il voulait illustrer. *Hanc adorna*.

Est-ce pour cette raison que les Statuts, tout réputés qu'ils furent bientôt, s'imposèrent si peu au dehors? Sauf pour l'abbaye de Saint-Gérard de Brogne qui s'unit même un moment à celle de Liessies, aucun monastère connu ne les adopta.

* * *

Il restait à la réforme un objet délicat: les prieurés. Des moines — on le sait — y vivaient à peu près isolés, percepteurs des revenus lointains, collecteurs de dîmes, procureurs, prieurs ou prévôts. L'abbé procéda lentement. En 1547, deux ans après la bulle d'approbation de Paul III il nomme un prieur, l'année suivante, un autre et il n'en rappelle aucun.

En 1552 tous les prieurés sont pourvus. Éclate l'affaire de Dompierre qui montre que Blois commence à laisser voir son jeu. Le prieuré de Dompierre possédait le corps de saint Elton que les pèlerins vénéraient en grand nombre. L'abbé désirait le ramener à Liessies. Aussitôt, émoi dans le village « dont les tavernes seraient amoindries ». Il en écrit longuement au duc d'Archois. « Monseigneur, le commun du peuple de Dompierre me semble trop audacieux... Ils menassent de mettre à mort puis l'un, puis l'autre de notre maison. Et de fait le religieux qui a esté dernier prieur en notre prieuré... fut tué d'ung du village misérablement et soudainement sans pouvoir avoir confession ». Le prieur avait payé de son sang une réforme contre lui.

L'événement ne facilitera pas la tâche du réformateur. Il vient pourtant d'obtenir de Jules III une bulle qui, passant outre aux volontés des fondateurs, lui permet de remplacer les moines des prieurés par des séculiers. La bulle aussitôt groupée les opposants, elle ne peut-être que fautive! Au reste, pourquoi l'abbé n'a-t-il pas consulté la communauté? À cela, répondre était simple et Blois le fit tout uniment: s'il n'a pas consulté les moines c'est qu'ils étaient tous contre lui. Et ceci nous laisse rêveurs. Sans doute la réforme tendait à raser une institution que les siècles avaient respectée et parmi les rétifs plus d'un eût approuvé ici encore un compromis. Les Statuts ont-ils épuisé la condescendance du réformateur? En ce cas ils ne feraient qu'y insister, ou bien, ce qui est plus plausible, Blois considère-t-il que, lui parti, tout serait à refaire s'il laissait cette issue aux réformés d'aujourd'hui? Toujours est-il qu'après vingt ans d'efforts, alors que la plupart des anciens moines ont disparu — la bulle de Jules III l'indique et c'est assez curieux — l'abbé de Liessies n'a pas son monde en main.

Nous sommes toujours en 1552. Quel miracle s'est opéré durant les trois années qui suivent? Dieu le sait, mais en 1555 tout le troupeau est au bercail.

Près de deux siècles et demi plus tard, la Constituante — car depuis Mazarin Liessies est français — ouvrit toutes grandes aux moines les portes de l'abbaye. Ils protestèrent vouloir « observer les vœux qu'ils avaient faits à Dieu et la règle qu'ils avaient embrassée ». Le miracle durait toujours.

Thaumaturge, Blois le fut encore lorsque, nous l'avons annoncé, d'un monastère crotté il fit une abbaye prospère.

Tant que François I^{er} se mesure avec Charles-Quint, l'abbé pourvoit aux frais sur sa fortune personnelle. « Reçu de Monseigneur pour fournir à la despense de la maison. » C'est la formule. En 1552 — année décidément critique — survint Henri II. Tandis que dans le sud du domaine « tout est bruslet par les Franchois », les Alemans, Espagnars et autres... gens de guerre du campe de l'empereur « en ravagent le nord.

Et chaque prince là-dessus impose des taxes énormes. O la mainmorte et le milliard!

Pourtant l'homme de Dieu redressera tout. D'abord par l'organisation. Des dîmeurs ou sergents, invention prise à Charles-Quint, choisis expressément, ne chômeront pas dans leur charge. Puis par la production : plus de terres en friche, même les « triés », sorte de pâturages maigres, serviront : on y parquera des moutons et les moines les mangeront.

Faut-il procéder — *sane honestius est concordiam per arbitros, vel oblatam amplecti vel non oblatam quaerere* — malgré lui, il procède.

Rien ne l'arrête. Dans les bois d'Antoing, les hommes de l'Empereur ont marqué des chênes qui ne lui appartiennent pas, il fait effacer les marques.

Ce n'est pas qu'il lésine : malades, prisonniers en fuite, infortunés de toute sorte ne l'ignorent pas. En 1530, il est à peine en exercice, le curé de Ramousies part « sur les Turques », il aide à l'équipée. Pour les vieux serviteurs il a des attentions de gentilhomme. Quand une fille se marie au village, il lui baille un cadeau, et la communauté, au gigot joint, une tarte.

En janvier 1530 arrive de Louvain « une grande mante pleine de livres pour monseigneur » (on aimerait à savoir lesquels). Moyennant des reçus et des fiches il les prêtera autour de lui. *Libri propter homines.*

Grand bâtisseur au reste ; il le faut bien, la guerre démolit tout. En 1531, tout de suite et malgré les malheurs, il fonde une nouvelle église. En 1559 Martin Cupper, auxiliaire de Cambrai, y vient consacrer cinq autels. L'oratoire sous toit, Blois qui a lui-même tracé le plan d'un Liessies renouvelé, reconstruit le dormitorium. Il en perdit d'ailleurs la vie. A peine revenu du synode de Cambrai (1565), pressé de revoir ses chantiers, il se cogne la jambe contre un chevron posé par terre. Blessure bénigne, mais la fièvre le prend et malgré des médecins choisis, il meurt (7 janvier 1566). Il n'a pas soixante ans.

La veille du jour de l'an il s'était fait administrer et devant ses fils réunis il avait récité par cœur la *protestatio hominis morituri* qu'il avait insérée dans un de ses ouvrages. Il leur demanda pardon et de demeurer fermes dans la bourrasque qui montait *pejora quantum praevidere nobis minantur*, calmes et maniables *quæti ac tractabiles* dans la main de celui que Dieu pourvoirait à sa place.

Martin Cupper présida ses obsèques et ses restes furent inhumés à l'entrée du chœur sous une plaque en marbre avec ceci : 1565 *Loys de Blois, abbé 34*. Un demi-siècle plus tard, François van der Burgh, passé du siège de Gand à celui de Cambrai, les transféra dans un tombeau. De l'abbaye et de l'abbé il ne reste plus aujourd'hui que l'ancienne plaque de marbre encastrée dans le chœur de l'église paroissiale.

* * *

L'influence de Louis de Blois dépassa Liessies. Si Charles-Quint qui lui offrit en vain l'évêché de Cambrai appréciait son jugement dans les affaires publiques, cette influence fut presque exclusivement spirituelle. Même quand il lui arrive de souper chez le président du Conseil d'Etat, Viglius, c'est pour lui arracher l'admission des Jésuites dont ce Frison guindé détestait la souplesse. Les Bollandistes reconnaissants, aidés d'ailleurs dans leurs débats par dom de Winghe, successeur de Blois, éditeront les premiers sa Vie, dans leur premier volume.

Les écrits du grand abbé multiplièrent son influence. Toute sa vie il composa des opuscules titrés à la manière du temps, pour ramener les protestants et faire avancer les autres, montrant à tous qu'un catholique pouvait faire un chrétien. Charles-Quint désabusé les médita dans sa retraite d'Estramadoure *assidue lectitavit* et — si nous en croyons la *Vita Bloisii* — Philippe II mourant les recommanda à l'infante Isabelle. Peut-être, l'*Ecrin spirituel* ou la *Consolatio pusillanimum* rafraîchirent-ils quelquefois le cœur de ce grand malade torturé par son âme lente!

C'est en effet aux tourmentés que Louis de Blois parle le mieux. On l'a fait osciller entre saint François de Sales et Fénelon, un François de Sales moins incisif, moins pittoresque et moins allègre ; un Fénelon plus ingénu, moins complexe et moins raffiné.

D'ailleurs toutes les âmes « qui sont du gibier pour Dieu » et qu'Il capture aux rets d'Adam aimeront à tomber dans les filets de Blois. *In funiculis Adami traham eos.*

DOM ODILON HEUSERS, O. S. B.,
Moine du Mont-César.

Foire aux livres

Les uns disent que c'est bien. Les autres disent que c'est mal. Moi je crois plutôt que c'est bien.

J'y suis allé et ne le regrette pas. Si j'ai réalisé moins de bénéfices que cette bonne femme de chez nous qui s'est embarquée pour Paris, le 1^{er} mai, avec un ballot de mugnets, je me suis instruit et amusé pour le prix de mon voyage. Et puis, je ne vends pas du mugnet.

C'était le neuvième Après-midi du Livre de mon Association des Ecrivains combattants, le 9 juin, au ministère de la Marine. On y voyait beaucoup de gens qui n'avaient jamais navigué. On y voyait nombre de femmes de lettres et maintes vedettes littéraires qui n'ont jamais combattu. Mais il convenait de donner de l'ampleur à une fête de charité. Le souvenir tragique du pauvre président Doumer ajoutait au reste une réclame retentissante.

Quel effort doit faire toujours le provincial encroûté que je suis pour affronter la capitale! Vieux chat huant, habitué à l'obscurité de son trou, j'ouvre de grands yeux tout ronds à la lumière aveuglante de ce Tout-Paris. Mais je sais qu'il faut se remuer pour vivre et pour prouver aux autres que l'on vit. Et il y a des devoirs de solidarité qui prévalent sur le goût de la solitude.

D'aucuns blâment, d'aucuns approuvent ces manifestations à la fois littéraires, commerciales et bienfaisantes. Ce sont en tout cas des cohues où l'on apprend l'art de « se pousser » dans le monde. Elles me rappellent ce quincaillier de mon village, chez qui j'achetais un jour des bocaux de conserves. Il m'en montra de différentes espèces, verre et métal, joignant d'amples explications sur leurs avantages respectifs. Enfin, pointant l'index sur un bocal de verre : « Mais avec cela, me dit-il, souriant d'un sourire ineffable, vous avez encore le charme de voir le légume! »

J'eus le charme en effet de voir, à cette vente, de fort « grosses légumes ». Nombre de visiteurs ne venaient que pour cela. Mais le snobisme m'inspire une profonde indulgence : il me divertit plus qu'il ne m'indigne. Quelle société aurions-nous, du reste, si les gens ne prenaient plaisir à se voir de temps à autre?

L'arrivée en avion de la princesse Bibesco de Bucarest à Paris produisit un effet énorme. On chuchotait qu'elle avait atterri en pleine place de la Concorde... peut-être sur la pointe de l'Obélisque... peut-être sur le balcon même du ministère, comme les pigeons des Tuileries.

Vendre publiquement mes livres et mes hommages avec autant de candeur que certaines femmes vendent leurs charmes, autant de conviction et de chaleur que les forains leur pacotille ne me choque en rien. J'ai vu, sur le marché de Padoue, des écrivains italiens tenir boutique sur des tréteaux que surmontait une bande de calicot, où leurs noms claquaient au vent. J'aimerais à courir les foires, accompagné d'un compère qui ferait le boniment et jouerait de la clarinette. On me dit que mes confrères « arrivés » signent leurs ouvrages dans les grands magasins de nouveautés. Il me conviendrait très bien d'aller signer au *Gagne-Petit* ou au *Pauvre Jacques*.

Nous étions un peu à l'étroit derrière nos étalages, flanqués de nos vendeuses, assis coude à coude, disparaissant d'abord sous nos piles de bouquins. Nos noms flamboyaient au-dessus de nos têtes, pendus à une ficelle que soutenaient des bâtons à fers de lance. Cent cinquante noms, et peut-être plus, dans l'immense enfilade de six ou sept salons.

Je me trouvais placé entre Maurice-Constantin Weyer et le général Backer. Dans la même salle signaient, entre autres : Paul Géraldy, Emmanuel Bourcier, Paul Achard, Eugène Figuière.

Le président Lebrun nous honora de sa visite avant que les portes ne fussent ouvertes à la foule.

Chacun de nous lui avait préparé un ouvrage et une dédicace. Je lui offris *Décadi*.

Comme il me croyait Lorrain, à cause de mon nom, je protestai de mes origines bourguignonnes. Il feuilleta le livre, tout en m'adressant des propos aimables. Je suis incapable de me rappeler les quelques mots que nous échangeâmes, mais jamais je n'oublierai l'extraordinaire impression que me fit cette personnalité, l'étrange rayonnement qu'enregistrèrent mes antennes d'intuitif et de nerveux, l'éclat de ces yeux sombres, ce frémissement de volonté. Aurais-je rencontré cet homme au café ou à un guichet de gare, j'aurais éprouvé le même choc. Et c'était le premier magistrat de la République.

Cet état d'âme sublime passa comme un éclair. Je me rappelai bientôt que j'étais marchand de livres. Devant M. Albert Lebrun j'avais eu la fierté de me sentir écrivain.

Il s'agissait d'être vendu, — fût-ce comme Joseph par ses propres frères. Je jetais sur la foule en sueur qui commençait à glisser lentement devant mon stand des œillades aguichantes et hardies.

Dieu qu'il faisait chaud! De belles mains charitables nous apportaient des bonbons, des cigarettes, des verres de rafraîchissements. Il m'arriva parfois de sécher l'encre de ma signature avec la cendre qui me tombait du bec. Il m'arriva même de brûler mon pantalon.

— Au feu! cria tout à coup Constantin Weyer qui avait perçu l'odeur avec son flair de cow-boy.

— C'est toi qui brûle! lui dis-je. Tu serres de si près ma vendeuse que je prévoyais bien ce qui devait arriver.

— Non, c'est toi! fit-il. C'est le général qui t'enflamme.

C'était bien moi. Je dus ensuite recourir à un stoppeur et vous savez que lorsqu'on dit à un stoppeur : « Stoppe! » il se met en mouvement aussitôt.

J'eus la chance d'attirer assez de clientèle et réalisai même une recette dont on me complimenta. Ma vendeuse, une charmante Parisienne, poussa le dévouement jusqu'à tenir une statistique qui me permit de constater la cote de mes différents livres. La voici en progression décroissante : *Décadi*, *l'Humaniste*, les *Mémoires de Paské*, *l'Hôtellerie*, le *Bestiaire*, les *Pierres vivantes*, la *Martre et la Fille*.

Je subis quelques déboires. Je vis, ô tristesse, plusieurs ecclésiastiques faire fête au délicieux et profane Géraldy, puis passer devant *Décadi*, mon pieux enfant, et mon *Humaniste*, invalide de la littérature de guerre, comme les lévites de la parabole devant le blessé du chemin de Jéricho. Mais le public polonais me favorisa spécialement et, au premier rang, M^{me} l'ambassadrice de Pologne.

Ceux qui donnent des conseils sur les dédicaces à faire en semblables occasions parlent d'or. Je voudrais les voir à l'œuvre. Garder sa présence d'esprit et son esprit tout court dans cette bousculade tiendrait au miracle. Il faudrait vendre dans « l'escalier ».

J'étais ahuri. Je le suis aisément. J'avais de l'encre au bout des doigts et craignais de m'en mettre au bout du nez. Je me souviens d'avoir longtemps cherché un adjectif à joindre aux hommages que j'offrais à une dame. Je finis par écrire : « Hommages... assourdis. »

Le public montrait plus d'empressement à acheter nos livres qu'à contribuer au but charitable de la vente nous devions le lui rappeler avec insistance.

— L'ouvrage est de tant, disais-je, mais il faut donner plus, sinon pour ma signature qui ne vaut pas encore bien cher, au moins pour les œuvres que nous représentons ici.

— Alors, Monsieur?

— Ce que votre bon cœur vous suggère.

— Eh bien. Mais quoi?

— Mais je n'en sais rien, Madame. Je n'ai malheureusement pas votre cœur dans ma poitrine, c'est à vous de le consulter.

Ces consultations étaient longues. La crise, que voulez-vous? Mais non, non, il n'y a pas de crise. Ou plutôt il n'y en a plus dès que l'on cesse d'en parler.

PAUL CAZIN.

Flamingantisme

Marnix Gysen, — auteur de la remarquable plaquette *Ons Volkskarakter*, dont nous donnerons sous peu la traduction dans cette revue, — appréciant le livre de Max Lamberty, *Philosophie der Vlaamsche Beweging* (1), estime que cet ouvrage au point de vue du mouvement flamand est « une oasis bienfaisante dans le désert des polémiques partiales, et du cristal dans une région de brouillards ». Ce livre, qui vient à peine de paraître, provoque en pays flamand un vif mouvement d'intérêt. Il le mérite. On peut fort bien ne pas admettre tel détail, ou telle conclusion partielle de l'auteur; on doit reconnaître que Max Lamberty nous apporte un travail mûrement réfléchi, profondément raisonné, aussi objectif qu'il se peut dans un domaine où facilement le sentiment et la passion l'emportent sur les réalités. Œuvre scientifique, cette méditation sur le mouvement flamand est riche d'idées. Et qualité qui augmente considérablement la valeur de l'ouvrage : c'est un livre original autant dans la présentation de la thèse que dans les arguments qui l'étayent. Il n'en faudrait pas dire plus pour piquer la curiosité de ceux qui suivent l'évolution du mouvement flamand, cette immense leçon de volonté et d'idéalisme qui caractérise et honore notre race flamande et nos provinces belgiques. Mais si, quittant le domaine strict de la question flamande, on peut ajouter que dans le livre de Max Lamberty on trouve également un traité de l'art politique appliqué à notre peuple, si on souligne que l'auteur venant du marxisme... et le connaissant, conserve non seulement toute l'objectivité nécessaire quand il le commente, mais aussi quand il l'attaque, il est permis d'affirmer que tous les intellectuels belges trouveront un vif intérêt à lire, à méditer, à discuter ce travail original et plein d'enseignements.

* * *

Je ne m'attarde pas à apprécier la forme. L'œuvre de M. Lamberty n'a aucune prétention, ni aucun caractère littéraire. Et c'est tant mieux. Elle y gagne en clarté et en précision. Les idées ne sont pas noyées dans une phraséologie compliquée, et les faits restent eux-mêmes, sèchement, froidement, avec leur valeur propre, intrinsèque et intacte. C'est un livre d'histoire nouvelle manière, qui fait se dérouler deux siècles de la vie du peuple flamand, sans pour cela s'astreindre à une chronologie paralysante. Partant du XVIII^e siècle, l'auteur étudie successivement l'influence française avant, pendant et après la domination française; l'échec de la pénétration hollandaise; l'état d'esprit en 1830 et les idées-forces qui ont suscité la révolution et imprégné la Constitution; l'ignorance forcée de l'Etat belge vis-à-vis du mouvement flamand, puisque celui-ci était inexistant en 1830; l'éclosion du mouvement flamand et son origine intellectuelle et romantique. Cette première partie a comme objet essentiel d'expliquer la léthargie dans laquelle la langue et la culture flamandes étaient tombées. Tous les arguments, tous les éléments sont fondés sur des faits. Il serait permis

(1) Boekhandel « Cultura », Brugge, 1933, 24 fr.

de craindre que pour prouver sa thèse l'auteur sollicite parfois tel ou tel fait, ou du moins l'interprète à sa manière. Il me semble que cet écueil a été évité, mais que, d'autre part, s'il est dangereux de conclure du particulier au général, il peut être aussi fâcheux d'estimer une thèse exacte du fait qu'au cours de l'exposé chaque élément et chaque argument se trouve vérifié par un événement. M. Lamberty estime que la carence de vie culturelle flamande à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle est due au prestige, à l'attrait, à l'invincible attraction que la culture française exerçait en Europe. Pour comprendre et pour admettre la thèse de M. Lamberty il faut en réduire un peu la portée, et reconnaître que si Paris a été un élément important et même essentiel, le rayonnement de la capitale française n'a cependant pas été l'élément exclusif qui puisse expliquer l'apathie de la Flandre. Et, de cette façon, je me rapproche plutôt de la thèse de Marnix Gysen, qui établit un parallélisme étroit entre la vie culturelle d'une race et son activité politique. « Espagnols et Autrichiens de seconde zone, Français et Hollandais de second rang, Belges de seconde classe », les Flamands, n'ayant pas eu de part suffisante dans la responsabilité de leur vie collective, ont perdu l'usage de ce par quoi la vie collective se traduit : les idées générales exprimées par la langue. C'est l'histoire qui explique l'engourdissement de la vie flamande, et c'est le prestige de la culture française qui l'a accentué et a retardé le renouveau flamand.

* * *

Max Lamberty étudie ensuite l'évolution du mouvement flamand, ses premiers pas, sa lente préparation, sa soudaine et rapide victoire. Cette victoire n'est pas le fait de la démocratie : elle n'est pas née du suffrage universel, car le suffrage universel donné en 1880 ou en 1890 n'aurait en rien traduit l'aspiration flamingante de la masse. Cette victoire n'a pas été retardée par l'Etat belge ni par les classes dirigeantes, car l'Etat avait inscrit, avant que la question flamande existât, la liberté des langues dans l'article 23 de la Constitution. Et les classes dirigeantes, détenant le pouvoir jusqu'à la guerre, ont préparé la législation linguistique avec une majorité non flamingante à la Chambre. La question flamande n'est pas arrivée plus rapidement à une solution, parce qu'elle n'était pas mûre ; parce qu'il a fallu l'influence de plusieurs générations d'intellectuels pour flamandiser l'esprit de la masse ; parce que les idées-forces dont le flamingantisme est sorti rencontraient l'opposition des idées-forces antérieures ; parce qu'il a fallu réapprendre au peuple flamand à lire et à chanter en flamand, pour qu'il reprenne conscience de lui-même. Je crois pouvoir traduire de la façon suivante la thèse de Lamberty : un mouvement social, quel qu'il soit, ne se fonde jamais sur des valeurs négatives, mais uniquement sur des valeurs positives. Ainsi il ne suffit pas qu'il y ait injustice, oppression, abus pour qu'une réaction suscite un mouvement. Les Flamands ont été opprimés longtemps dans leur langue avant que le mouvement prenne corps, et il a pris corps le jour où des intellectuels ont élaboré le flamingantisme. Les ouvriers ont été opprimés odieusement au milieu du XIX^e siècle, et ils n'ont réagi que lorsque les intellectuels ont construit le socialisme. Et il est curieux de suivre au cours de ces pages le combat de l'auteur contre le matérialisme historique. Il montre clairement que les conditions économiques d'un peuple ne provoquent en rien les réactions auxquelles on devrait s'attendre. De même qu'une nation ne suit pas naturellement la voie de son intérêt, mais va même parfois à l'encontre de celui-ci sous la pression d'une poussée collective, de même la masse ouvrière, la masse paysanne ou la masse tout court restent apathiques tant que les griefs, les revendications, les tendances ne sont pas présentés sous l'aspect idéologique.

C'est la conclusion de Lamberty : les mouvements sociaux ne sont possibles et ne réussissent qu'en raison directe de leur dynamisme ; et celui-ci ne peut être fondé sur des intérêts matériels ou des considérations d'ordre pratique. Le dynamisme d'un mouvement social est d'ordre intellectuel ou d'ordre spirituel.

Ce livre vient à son heure non pas tant pour ce qu'il apporte de clarté dans l'histoire du mouvement flamand, mais surtout parce qu'au moment où nos partis politiques sont vidés de tout dynamisme, — le socialiste, le libéral, comme le catholique, — nous nous trouvons à un point crucial de notre vie collective. On dit souvent que la politique démocratique est une mangeuse d'hommes. Elle est surtout une mangeuse d'idées. Elle épuise le dynamisme des doctrines. Il ne reste plus rien du libéralisme en tant que doctrine. La doctrine socialiste de Marx, qui devait se muer en religion pour subsister, a perdu prestige, foi, enthousiasme. Ce ne sont plus que des troupes, sans chefs et sans idées. Le parti catholique est sur la défensive : il a pris deux positions négatives depuis la guerre : la défense du patriotisme et la défense de la religion. Une telle position en politique est une position d'attente et non une position d'attaque. Le pays est prêt à suivre celui qui sortira une doctrine positive, qui traduira les tendances corporatives de la masse, qui utilisera beaucoup de sagesse et de psychologie à exprimer un peu de folie, qui ne se contentera pas de collectionner des intérêts dans l'espoir de plaire à tous en ne satisfaisant personne. Il ne suffit pas de représenter des intérêts, il faut les rendre intéressants. Il n'y a pas au Parlement belge de doctrine politique où triomphe l'idée, où règne l'imagination. Et comme ce Parlement ne représente que des doctrines de plus de cinquante ans, et que depuis lors d'autres doctrines, d'autres idées-forces sont nées, notre politique belge appartiendra demain, inéluctablement, à des groupes ou à des tendances nouvelles. La doctrine socialiste est fixée, la doctrine libérale est défunte, la doctrine catholique sait se renouveler. Elle le doit. Le tout est de savoir si la routine, la force d'inertie de son cadre permettront cette évolution de l'idée catholique redevenue créatrice, ou bien si cette évolution se préparant dès maintenant dans la jeune génération de Flandre et Wallonie explosera soudain, à côté, et malgré le parti. Le véritable appel à faire aux jeunes n'est pas tant, actuellement, de leur prêcher l'action que de leur demander l'étude. Il faut que des équipes de catholiques, ayant une vie intérieure profonde, se préparent à transposer dans la réalité de la vie politique leur enthousiasme, leur foi, leur dynamisme. Devant la carence évidente de nos aînés à opérer ce redressement, nous devons nous armer pour éviter que quelques aventuriers de la politique n'inventent une doctrine fautive et ne s'emparent de la masse ayant pour eux l'étonnant attrait que rencontre partout et toujours l'erreur.

Lisez le livre de Lamberty. Méditez-le. Vous arriverez aux conclusions auxquelles j'arrive, et peut-être sentirez-vous encore plus que moi l'urgence, la gravité, l'importance énorme du problème.

CH. VAN RENYNGHE DE VOXVRIE.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Tendancieuses "tendances"

La Conférence du Jeune Barreau tient, à Bruxelles, tribune libre. Cinq orateurs y ont confronté leurs « tendances ». M^e Thomas Braun a tiré, dans la *Revue catholique des idées et des faits*, ses conclusions de cette joute. Il faut y revenir un instant. *Equilibres* ou les *Cahiers de l'Eglantine* (et ceci fait penser à un titre de Giraudoux) publient le texte des discours. M^e Pierre Vermeylen est d'avis pourtant qu'une conférence ne devrait jamais être publiée. Mais ce communiste fort civil s'est plié à la loi commune. J'examinerai rapidement les plaidoyers des deux jeunes catholiques. Car les catholiques étaient deux dans ce quintette.

Il n'y a pas de partition libérale. Ce qui fait dire à Jules Destrée que le parti libéral est bien malade. Tout de même, n'allons pas prendre la Conférence du Jeune Barreau pour le microcosme de la politique belge.

Du bolchevisant je ne dirai rien, sinon pour répéter que M^e Vermeylen est un orateur élégant. On a tellement abusé du « communiste en smoking » — comme du « révolutionnaire en peau de lapin » — que j'hésite à resserrer ce cliché facile. Mais c'est bien cela.

Nous ne ferons au socialiste nulle peine, même légère. C'est-à-dire qu'on s'abstiendra de commenter son discours d'un autre âge. Voilà un jeune qui porte une bien vieille barbe! Il s'est passé tant de choses depuis l'hiver. Nouveau Varus, Vandervelde a perdu ses légions, quelque part, du côté de la Germanie. *Ubi sunt?* comme dit le thème biblique de la vanité universelle. Cependant le vétérinaire Renaudel affiche des poses dictatoriales; Marquet le maire épouvante Léon Blum, lequel épouvante à son tour le camarade Déat et les « modernistes » du Congrès de Paris. M^e Willem Deswarte croit encore en Jaurès. Marxiste attardé, ce jeune témoin de « tendances » messianiques. R. I. P.

Il y a aussi le dilettante, le monsieur qui figure tout seul au catalogue. C'est lui qui écrit le mieux sa conférence (Van Campenhout).

Compliment relatif, d'ailleurs. On va peut-être m'accuser de préciosité — ou de déformation. Un professeur a toujours envie de mettre, à l'encre rouge, une cote en marge du pensum. Or ces jeunes gens manquent singulièrement de verve littéraire. Leurs aînés — et je songe à l'équipe de 1914 : Pierre Nothomb, Henri Mangin, Henri Puttemans, Jean Vauthier, Henri Goffinet — accordaient à la forme une attention, une révérence que nos contemporains réservent, paraît-il, au seul fond. Signe des temps? J'avoue ma sympathie pour le gentil langage. L'homme ne vit pas seulement d'idées. Et c'est outrecuidance de faire fi des ornements du style quand on est soi-même cacographe.

Mon premier catholique s'appelle Van Bunnan. Il se déclare, avant tout, inquiet. Pour dissiper cette inquiétude, il dresse un réquisitoire contre le patriotisme. « Patriotisme! Que de crimes on commet en ton nom! » On retrouve dans sa « tendance » les « tendances » de l'*Esprit nouveau* et de la *Cité chrétienne*. Quelqu'un a cru me faire, un jour, énormément de peine en me reprochant sur le mode quakérien de n'être pas d'accord avec l'abbé Jacques Leclercq. Il paraît qu'un professeur catholique n'a pas le droit de crier casse-cou à un collègue de même confession. C'est ce qu'on appelle la charité chrétienne. Et c'est ce que j'appelle le sectarisme.

Pour en revenir à M^e Van Bunnan, ses thèses genevoises sont d'une puérilité touchante. Ce jeune homme veut bien nous accorder qu'il convient de garder la frontière et que lui-même ne se refuse-

rait pas à porter le mousqueton. Nous n'en sommes pas encore à M. Lecat (encore un professeur catholique!) Au demeurant, voici défiler tous les bobards — ils y sont tous — sur les responsabilités partagées, les sanctions malhabiles, les conditions trop dures du Traité de Versailles. Comme si le catholicisme ne continuait pas de souffrir d'un Diktat qui, on l'a prouvé cent fois, est dirigé contre ses forces vives.

M^e Van Bunnan a le remède : il faut enseigner l'histoire dans un esprit évangélique. Guerre au « chauvinisme national », à l' « incompréhension internationale! » « Pasteur et sainte Thérèse ont plus fait pour la véritable gloire de la France que Gambetta ou Déroulède ». Evidemment! Et nous confions à M^e Van Bunnan la rédaction, dans le manuel d'histoire européenne, du chapitre consacré à la petite sainte de Lisieux. Catholicisme, que de sottises on profère en ton nom! Le jeune maître, qui n'a garde d'en oublier une, termine, comme il se doit, par l'appel au Pape!

J'admire ceux-là qui, pour avoir atteint l'âge d'hommes au lendemain de la guerre, s'arrogent le droit de faire parler leurs aînés, les grands morts; qui, parce qu'ils n'ont retenu de la philosophie chrétienne qu'une attitude de vie commode, de vie à l'aise, condamnent, au nom de l'Absolu, la doctrine du renoncement. La crainte de l'effort est, chez M^e Van Bunnan, le commencement de sa trop sage inquiétude. Il y a aussi la « tendance » à se laisser glisser sur le toboggan.

Les réactions de M^e Grégoire ont le mérite d'être plus vigoureuses. Sans doute, il parle aussi du « nationalisme étroit »; pour lui aussi, les bons républicains d'outre-Rhin ont été bafoués par les vainqueurs altérés de vengeance; Erzberger, Rathenau se sont vus obligés de défendre « une situation que n'aurait pu admettre aucun peuple de l'importance de l'Allemagne! » Mais ce candide optimiste ose nommer von Papen, von Schleicher et Hitler. C'est méritoire.

D'ailleurs, nous quittons le domaine de la politique étrangère — étrangère à l'orateur — pour nous fixer sur le terrain moins mouvant où l'économique est roi. M^e Grégoire s'intéresse beaucoup à l'organisation professionnelle, et il préconise, après tant d'autres, une chambre corporative qui corrigerait, « par le souci plus élevé de la représentation nationale », les erreurs des politiciens.

Le « corporarrivisme » est dans l'air. Je dirais même qu'il y est un peu trop. Depuis que l'expérience mussolinienne a montré que la représentation des intérêts constituait un système viable, ordre nouveau dont on peut attendre le bien commun d'une société nouvelle, les courtisans du succès s'appellent ici légion. Il serait temps de modérer des « ardeurs spéculatives », comme disait un Napoléon-le-Petit de la finance et du roman. Avant de bâtir la maison, il conviendrait de vérifier la nature du terrain : roc ou sable? J'ai bien peur qu'en Belgique, nous ne bâtissions sur les nuées. Je lis des discours, des articles, des rapports : je cherche l'esprit corporatif, qui n'est pas autre chose — le mot le dit — que l'esprit de corps. M^e Marcel Grégoire a eu un mot cruel, lorsqu'il a parlé de cette jument de Roland qu'est la profession organisée. On m'a demandé de faire partie de la *Confédération Nationale des Corporations de Belgique!* C'est cela qui me stupéfie. Il n'y a rien de fait.

M^e Van Bunnan se laissait glisser; M^e Grégoire cherche d'où vient le vent. Il ne s'agit pas de « tendre » contre quelque chose ou quelqu'un. Mais il est trop facile de parler des « réactions des jeunes catholiques », dès lors qu'on se contente de marquer son accord avec la politique du *wait and see*.

La vie est à monter. Je ne discerne ici que des « tendances » à la baisse.

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

Les lettres de sir Oliver Lodge

...et nihil humani a me alienum esse puto. A plus forte raison quand ces parcelles d'humanité nous arrivent d'une personnalité de l'envergure d'un sir Oliver Lodge.

L'illustre savant a dépassé quatre-vingt-trois ans. Au physique et au moral, c'est un patriarche. On est heureux de le connaître mieux aujourd'hui par les fragments de lettres livrées à la publicité en un volume de 288 pages, publié par les soins de son correspondant de longue date, M. J. Arthur Hill (chez Cassell et Co, à Londres).

Les lettres embrassent une période de vingt-trois ans (1909-1932) et ont trait aux sujets les plus variés. Politique, religion, science, questions sociales, tout y passe.

Grand physicien, grand chimiste, sir Oliver est aussi spirite. M. Arthur Hill reconnaît que certains critiques, « qui n'ont pas étudié ce sujet », regardent l'illustre savant comme faisant preuve d'une attitude peu scientifique et crédule lorsqu'il parle des esprits des morts. M. Hill n'est pas de cet avis; il estime que sir Oliver ne s'est pas éloigné des méthodes scientifiques dans ses recherches « psychiques ». (On sait le sens spécial de *psychical research* en anglais.) Nous n'en dirons pas moins, nous, que le chimiste anglais s'est certainement contenté, dans ce domaine étrange et déconcertant des expériences relatives à la « survivance », de données, de « preuves » qui ne sauraient être regardées comme concluantes par tous. Il ne s'en suit pas nécessairement qu'il ait renoncé, dans cet ordre d'idées, aux méthodes légitimes de la science, mais il est permis d'en conclure qu'il lui arrive d'être moins difficile en fait de preuves (toujours dans ce domaine spécial) qu'à d'autres chercheurs moins savants mais plus sceptiques. Ce n'est pas là un reproche, un grief, mais une simple constatation; ici comme partout, le caractère, l'individualité jouent un rôle d'importance primordiale. Il est certain, d'autre part, que des raisons d'ordre sentimental (la mort de Raymond, un fils bien-aimé, tombé dans la Grande Guerre) ont dû jouer un rôle assez important dans l'attitude « réceptive » de sir O. Lodge à l'égard des manifestations de l'« Au-delà ». Cependant, ainsi que M. Hill nous le rappelle et nous le prouve en citant une lettre écrite en mai 1912 (p. 25), le savant anglais s'était déjà rallié à une hypothèse qui, tout compte fait, est l'hypothèse spirite, bien avant de perdre Raymond.

Je regrette, pour ma part, que ce volume ne contienne pas le texte de la circulaire que, en 1929, sir O. Lodge envoyait à ceux qui lui avaient exprimé leurs condoléances à l'occasion de la mort de sa fidèle et dévouée compagne. Cette circulaire, qui se terminait par ses mots : *All is well* et où il était question de messages probants reçus de lady Lodge depuis sa mort, respirait une telle foi en la « survivance », doublée d'un tel optimisme, que plus d'un lecteur a dû se dire en la parcourant : « Décidément, le spiritisme n'est pas toujours aussi noir qu'on le dépeint; décidément, il est susceptible parfois de donner à ceux qui y croient de puissantes consolations »...

« A ceux qui y croient... » Malheureusement pour le spiritisme — et peut-être pour ceux qui ont des proches à pleurer — tout le monde ne saurait partager à cet égard la foi robuste de sir Oliver Lodge.

Pour ce qui est de son optimisme à cet égard, nous aurons l'occasion d'y revenir.

* * *

Que pense sir Oliver Lodge de la démocratie?

Elle ne semble pas lui inspirer un enthousiasme sans mélange. Il n'est nullement enclin à regarder *vox populi* comme identique à *vox Dei*. La plèbe au pouvoir lui paraît quelque chose d'*awful*. Machiavel et Caïphe agissant de concert influenceront le mob bien plus aisément, pense-t-il, qu'un Mazzini, un Emerson, un saint François (quel amalgame!) (p. 190).

La démocratie est ombrageuse. Elle est jalouse à l'égard de tous ceux qui deviennent des hommes éminents, et c'est là un sérieux danger. Les partis travaillistes se méfient de leurs chefs dès que les capacités de ces derniers commencent à être reconnues : on dirait qu'ils désirent maintenir tout le monde à un niveau de médiocrité. Ce sentiment de jalousie parvient-il à infecter un cerveau d'ordre inférieur et à demi-détriqué, un assassinat peut en résulter. Les chefs de la démocratie sont haïs de leur vivant; on ne cesse de s'en méfier et on ne commence à les honorer qu'après leur mort. Tel est du moins l'avis de sir Oliver. Le remède? Il ne le voit que dans l'instruction, une instruction digne de ce nom (p. 160).

Le gouvernement démocratique, pense sir O. Lodge, est « trop bon » pour les conditions régnant au cours d'une guerre; dès lors, il ne convient pas, et il nous faut quelque chose de plus primitif : quelque autorité forte et « résolument unifiée à l'instar de celle qu'ont les Allemands » (écrit en novembre 1915). Sir Oliver ajoute, il est vrai, que pour toutes choses autres que la guerre ce serait là un pas en arrière (p. 87).

Les lignes suivantes, écrites le 26 février 1919, au sujet de Woodrow Wilson sont intéressantes. A ce moment-là, l'opinion américaine était fort montée contre le Président — pour diverses raisons qu'on comprenait fort mal de ce côté de l'Atlantique (et que les Américains ne comprenaient peut-être pas mieux, au fond). Voici les commentaires de sir Oliver sur la lettre de Mme X..., une Américaine :

Si cette lettre représente véritablement l'opinion d'une partie du public américain — et c'est, je le crains, le cas, — c'est fort décourageant. C'est la notion d'égalité réduite ad absurdum. « Egalité » veut dire « égalité » quant aux occasions qui s'offrent, non égalité quant à l'œuvre accomplie. Si Wilson n'est que ce qu'on nous dit aujourd'hui qu'il est, pourquoi l'Amérique l'a-t-elle élu Président? En honorant Wilson nous avions tâché d'honorer l'Amérique; nous pensions qu'elle avait eu quelque raison de l'élire, puis de le réélire. De même en honorant un homme, n'honorons-nous pas aussi la femme de son choix? (p. 160).

S'il n'est pas un démocrate outrancier, sir Oliver Lodge n'est pas non plus un républicain à tous crins. Les rois lui semblent bien valoir ce qu'ils coûtent; « en réalité ils ne coûtent presque rien (*the cost is a flea-bite*), beaucoup moins que pas mal d'aristocrates et, pour ce qu'ils touchent, ils travaillent ferme » (p. 132, écrit le 9 mai 1917).

De la guerre, il n'est pas beaucoup question dans ces lettres. Écrivant le 23 février 1915, sir Oliver Lodge parle des amis fanatiques de la paix, désireux d'arrêter les hostilités à tout prix. Ces gens-là (des *quakers*) « s'ils parvenaient à avoir le dessus nous apporteraient quelque chose de très différent de la paix. Je ne sais (c'est sir Oliver qui parle) jusqu'à quel point ils constituent un véritable danger. Je suis sûr que quelques-uns d'entre eux ne sauraient être amenés à changer d'opinion; il faut cependant tâcher de faire ce qu'on peut ».

Sir Oliver Lodge n'est donc pas un ultra-pacifiste.

* * *

Dans le domaine religieux, sir O. Lodge est un croyant. Il est même de convictions relativement orthodoxes. Je souligne « rela-

tivement ». Maints passages des lettres montrent que ses sympathies ne vont guère à l'Eglise catholique, mais il n'a jamais rompu avec l'Eglise dans laquelle il est né, l'Eglise anglicane.

Voici ce qu'il nous apprend lui-même sur ses croyances religieuses dans une lettre du 18 février 1932 :

Vous me demandez — écrit-il à M. Hill — quelle est mon attitude à l'égard du christianisme. Voilà un vaste sujet sur lequel je me suis exprimé de temps en temps dans un sens, somme toute, orthodoxe. Il y a interaction entre le monde spirituel et le nôtre; ce que nous appelons l'Incarnation, l'incarnation d'un Esprit élevé au point d'être pour nous divin, dans la personne de Jésus de Nazareth, voilà une des formes de cette interaction.

Ici je n'ai cure de questions d'ordre physiologique. D'une façon ou d'une autre, à un certain stade de l'histoire mondiale, il est devenu possible pour le Christ Eternel de revêtir une nature humaine et de vivre au milieu de nous comme le Fils de l'Homme dans le but d'aider les hommes devenus ainsi ses frères et de leur montrer quelques-uns des attributs de la Divinité qui leur eussent autrement échappé. Dans son enseignement, il insistait sur l'amour et la bienveillance du Père, s'efforçant toujours d'obéir à cette volonté, même lorsqu'elle le menait vers les tortures et la mort devant lesquelles son corps d'homme reculait. Même lorsqu'il était à l'agonie, il avait encore la force de s'écrier : « Que Ta volonté soit faite, non la mienne! »

A la suite de ce grand acte de sacrifice, il occupe une position bien plus élevée que n'importe quel autre des fils de l'homme; aussi pour la majorité représente-t-il ou symbolise-t-il de façon suffisante ce que cette majorité entend par « divin ». Oui, il représente bien la Révélation divine accordée à notre planète; son Esprit est toujours actif et vient au secours de tous ceux qui ont besoin d'aide et l'implorent; il est la source ultime de toute inspiration, quels que soient les divers canaux par lesquels l'inspiration filtre jusqu'à nous (p. 243.)

Un peu plus loin, sir Oliver nous dit que les divergences de vues entre « sectes » l'intéressent peu et lui semblent peu importantes; il se contente quant à lui « d'adorer (*worship*) le Père tel qu'il nous a été révélé par Notre-Seigneur Jésus-Christ et d'espérer que le Saint-Esprit (*his Holy Spirit*) dirigera de plus en plus les destinées de notre peuple et en fin de compte, celles du monde entier. »

On le voit : tout cela est au fond assez orthodoxe. A la vérité, l'auteur l'est moins sur certains autres points, tels que la Naisance Virginal et les miracles, mais tout compte fait, l'illustre savant peut être regardé comme un penseur chrétien, de tendances assez conservatrices.

Il est un point capital toutefois sur lequel il tourne le dos à la tradition, une tradition vieille de dix-huit ou dix-neuf siècles. C'est le dogme des peines éternelles que nous avons en vue. Il n'en est pas ou presque pas question dans le livre que nous avons sous les yeux; mais ailleurs sir Oliver le repousse de façon nette et sans ambages. Parlant des « croyances ecclésiastiques médiévales » il en arrive à écrire (1) :

Cette crainte (la crainte relative au sort de l'âme après la mort) a dû faire souffrir intensément, et de fait, ces croyances-là étaient à peine supérieures aux croyances des anciens Egyptiens.

Ce qu'on ne comprend pas, c'est comment, tout en admettant l'existence historique, voire la divinité de Celui qu'il appelle lui-même le « Christ Eternel », tout en admirant et en exaltant la personnalité de Jésus et son enseignement, sir Oliver puisse ignorer ainsi (encore un peu et nous allions écrire : « Rejeter ainsi de gaité de cœur ») ce qui est l'alpha et l'oméga de la doctrine chrétienne,

la pierre angulaire de tout l'édifice du christianisme. Il n'est pas de point sur lequel Jésus se soit prononcé avec plus de netteté et de façon moins équivoque; plus fréquemment aussi peut-être. Sir Oliver passe outre, amputant par là le christianisme de ce qui en constitue une des parties les plus essentielles, puisqu'on ne voit pas trop le Paradis survivant à l'Enfer : *both must stand or fall together*. Il y a là une singularité — à première vue tout au moins, — un manque de logique presque déconcertants. Car enfin, si sir Oliver, et ceux qui pensent comme lui sur ce point, tout en se disant chrétiens, ne veulent pas du dogme des peines infernales parce qu'ils estiment inauthentiques les paroles de Jésus reproduites dans les Evangiles et s'y rapportant, que devient pour eux l'autorité des Evangiles? Mais s'ils repoussent ce dogme capital parce que — tranchons le mot — *il leur déplaît*, on reste quelque peu perplexe devant leur enthousiasme pour la prédication de Jésus.

« J'avoue ne pas comprendre le dogme des peines infernales. Mais j'y crois. » Ces paroles d'une femme d'élite que nous avons beaucoup connue et dont le souvenir nous restera toujours cher retentissent encore à nos oreilles comme nous écrivons ces lignes. Nous avons toujours mieux compris cette attitude-là que celle qui consiste à *fourrager* dans la Tradition à sa guise (qu'on nous pardonne ce terme : il n'a dans notre pensée rien d'irrespectueux), rejetant ceci, acceptant cela, alors que tout se tient, mais prétendant rester chrétien et traditionaliste, malgré tout et contre tout.

Avouons cependant que l'optimisme de sir Oliver par rapport à l'au-delà, optimisme dont nous parlions plus haut, se justifie — puisqu'il repousse sans façon ce qui pourrait aller à l'encontre de cet optimisme...

* * *

Que d'autres sujets encore abordés au cours de cette correspondance de près d'un quart de siècle! On savait déjà combien les intérêts du grand savant étaient multiples (son éditeur anglais emploie ici le terme *versatility*; mais ce terme n'aurait-il pas en français un sens exclusivement péjoratif? Evitons-le donc...); et, en effet, ces lettres à M. J. Arthur Hill nous montrent ce chimiste, ce physicien doublé d'un penseur, embrassant dans sa pensée si nette et si claire les problèmes les plus variés. Les recherches psychiques y occupent une place prépondérante, mais que d'autres matières auxquelles le châtelain de *Normanton House* (à Lake, près de Salisbury) touche tantôt en deux mots, tantôt avec plus de détail...

La radio et ses débuts, l'astronomie, la musique de Beethoven, la crémation, l'éther et l'espace, la Relativité, l'Evolution, l'hypothèse du Dieu « fini » (par opposition au Dieu « infini »), Galilée et l'Eglise romaine, la Société des Nations, les rapports entre l'esprit et la matière, les « prodiges musicaux » (1), la question des salaires, sir Oliver Lodge s'intéresse à tout, aborde tout, exprime son avis sur les problèmes les plus disparates. Quelques citations encore :

Dans tel sens ou dans tel autre, le Cosmos est le corps de Dieu ou peut être regardé comme tel : voilà qui me paraît plus ou moins inévitable. C'est-à-dire : c'est le moyen par lequel Dieu se manifeste ou un de ces moyens. Nos corps constituent pour nous notre mode de manifestation principal, ordinaire, mais il peut y avoir des méthodes télépathiques et autres dépassant (transcending) le corps humain; de même le sens du vrai, du beau, le sens religieux paraissent dépasser tout ce qui est associé au mécanisme corporel. La transcendance et l'immanence : tels sont les deux aspects complémentaires à la fois de l'existence humaine et de l'existence divine (p. 137).

(1) Sir Oliver incline à les expliquer par « une espèce de possession »; de même pour les calculateurs extraordinaires et même pour les animaux calculateurs tels les chevaux d'Elberfeld (p. 85), jadis décrits par Maeterlinck!

(1) *Proceedings of the Society for Psychological Research*, Part. XC. May 1924, p. 117.

Ce qui frappe sir Oliver Lodge au cours d'une tournée à travers les Etats-Unis (1920), c'est que là ce sont les femmes qui sont intellectuelles, alors que les hommes s'occupent surtout de gagner des dollars, et, en dehors de ce qui les absorbe, paraissent plutôt « ennuyeux ». Nulle part ailleurs, dit sir Oliver, il n'a observé cette particularité au même degré : en France et en Allemagne, c'est à peu près le contraire : les femmes s'y occupent du ménage et de la famille, mais chez l'homme, en dehors de son *business*, il y a d'habitude quelque intérêt intellectuel.

Plusieurs Américains m'ont fait observer que les Anglais consacrent aux affaires, proportionnellement, une trop grande partie de leur énergie. Ils ont cette impression à notre égard — et c'est justement la nôtre à leur sujet (p. 165).

Les astronomes prennent pour point de départ les lois de Kepler et la théorie de Newton, mais jamais l'Astronomical Society ne les a expliquées et si Einstein ou n'importe qui peuvent les modifier, tant mieux. Et de fait, nous savons tous que les lois de Kepler ne sont qu'approximatives. Les théories lunaire et planétaire sont aujourd'hui devenues de complexes traités et c'est à peine si, à tenir compte de toutes les perturbations, on reconnaît la simplicité des lois de Kepler. Le problème des trois corps a été récemment résolu en Amérique par G. W. Hill — mais il est douteux que ce soit là une solution complète (p. 172).

Un iconoclaste est nécessaire quelquefois et fait parfois, je suppose, de bonne besogne, mais d'habitude je suis contre la critique destructive : elle provoque l'opposition et a quelque peu le même effet que la persécution. Bien plus efficace est un travail constructif, les vieilles erreurs tombant à terre à temps et sans heurts (in a peaceful manner) : de même certaines révolutions s'accomplissent sans effusion de sang (p. 223).

Par-ci, par-là — tatement — une anecdote qui déride ou une pointe d'humour.

Un parlementaire britannique (sir Oliver croit, sans en être sûr, que c'est un membre de la Chambre des Lords) rentre chez lui un soir après une séance du Parlement : la lune brille au ciel, il s'arrête, la contemple, puis dit à son compagnon : « N'est-il pas étrange que nous ne sachions pas pourquoi elle change de forme ? Je me demande si nous le saurons jamais. » Sir Oliver Lodge tient cette historiette du savant lord Avebury (l'entomologue et naturaliste sir John Lubbock) : cette observation si « profonde » fut faite à Avebury lui-même (p. 94).

Un ami de M. Hill avait été occupé à lire *Raymond*, le livre devenu presque classique dans lequel sir Oliver narre les « preuves » obtenues par lui de la « survivance » de son fils tué à la guerre. Peu de temps après, cet ami tomba malade d'une pneumonie. Mais il ne cessait de penser au livre qu'il avait lu et se dit que s'il allait mourir, ce ne serait là qu'une « promotion » (sic), aussi ne se laissa-t-il pas abattre. En fin de compte il guérit et son médecin lui dit que sa placidité d'esprit l'avait sauvé. M. Hill porta ce fait à la connaissance de sir Oliver qui répondit (p. 129) :

Je vous remercie de m'avoir raconté l'histoire de votre ami malade et du livre qui, pour ainsi dire, lui a sauvé la vie. On se plaint parfois qu'il coûte trop cher, mais dans ces circonstances, il vaut bien une demi-guinée.

D'autres fois ce sont des questions non seulement tout à fait terre à terre, mais d'une importance à première vue minuscule qui préoccupent sir Oliver Lodge. Il s'élève contre ceux qui achètent, ce dont ils ont besoin pour leur ménage, par onces (une trentaine de grammes) : *an extravagant method*, et il ajoute :

Autre chose encore qui devrait être changée : d'aucuns ont l'habitude d'acheter des timbres-poste d'un penny en détail, faisant perdre par là du temps et de l'énergie aux employés des postes, alors que les

bureaux de poste ont déjà tant à faire. Vraiment il me faudrait écrire là-dessus (p. 146).

N'est-ce pas le cas d'ajouter : « Peu de choses véritablement petites pour un vrai grand homme » ?

* * *

Au cours de sa longue existence, le grand homme qui a nom Oliver Lodge a constamment recherché le Bien, la Vérité, et la Beauté ; il a aussi aidé les autres à les voir, dessillant les yeux qui restaient fermés à la lumière. Il s'est trompé parfois, sans doute ! Mais il n'en aura pas moins été un grand maître et un admirable leader. M. Hill estime que les générations futures s'en rendront compte mieux encore que la nôtre ; cela est évidemment assez probable. C'est une puissante et belle âme que sir Oliver Lodge. S'il lui est arrivé de faire fausse route de temps en temps, cela n'enlève rien au prestige qui émane de sa personnalité à si juste titre...

Comte PEROVSKY.

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.
Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques.

REX a commencé la publication
de la collection

LES ROIS

les meilleurs ouvrages des écrivains belges, français
et étrangers

Dans la première série paraîtront :

- Le 15 juillet : Un gentilhomme de lettres : **Prosper de Hauville**, par le baron de Hauvilleville.
- Le 15 août : **Amour de l'Ardenne**, par Thomas Braun.
- Le 15 septembre : **L'Ancre arrachée** (le volume), par Guido Milanesi (traduit de l'italien par E. Leclef).
- Le 1^{er} octobre : **L'Ancre arrachée** (2^e vol.).
- Le 1^{er} novembre : **La Route de Jean-Marie**, par Maurice Butaye.
- Le 1^{er} décembre : **Idées du Temps**, par Hubert Colleye.

Ces superbes volumes de 220 à 250 pages seront présentés d'une manière sobre et moderne et se vendront 10 francs.

MAIS...

en souscrivant dès maintenant à cette première série de six volumes, vous ne payerez que **45 fr.**

Souscrivez sans retard aux bureaux de REX, Louvain, en versant 45 francs au compte chèques-postaux n° 15.21.61 (REX, 52, rue Vital De Coster, Louvain).

Départ...

Les vacances ramènent, ce dit-on, la période du « serpent de mer ». Oh! ce n'est ni une allusion à l'histoire d'Eve en robe de plage, ni la dernière découverte de la femme.

C'est pire. Les courriéristes sont sans copie et les chroniqueuses sans échos se battent les flancs sans espoir. J'en suis. Les portières claquent. Les voyageurs agitent leurs mouchoirs. — « Je t'enverrai des cartes postales... » On part. On part.

Tout le monde s'en mêle. Jusqu'à Cécile Sorel. Le départ de Célimène! On m'excusera d'aborder, malgré la chaleur et l'âge de la dame, ce sujet de brûlante actualité.

Oui, Elle est partie. Nul n'en peut plus ignorer. La publicité nous a informés du chiffre de la recette, du nom des invités, de la qualité des interprètes. Ce spectacle d'adieu fut vraiment le *greatest event in the world*.

Un adieu est toujours triste. Celui-ci ne le fut pas. On a vu, pour la première fois chez Molière, des attractions inouïes. Chaliapine voisinait avec Marlène Dietrich. Il est vrai que Marlène est restée dans son avant-scène sans piper mot. Si Chaliapine en avait fait autant! Il ne manquait à la fête que l'écuycère de Molotov, le champion du monde des poids lourds, le ventriloque de la foire et M^{me} Hanau. Odette Pannetier, qui a une mauvaise langue et une fort bonne plume, a « resservi » les mots du comte de Ségur. Il paraît que cet amateur distingué joue la comédie de façon très galante :

Eh! Madame, qu'y puis-je en cette occasion perdre?

Nous en sommes à l'épilogue anecdotique d'une longue carrière de grande comédienne. Mais ce n'est ni la dernière page, ni le dernier bouquet. Le démon du soir s'en mêlant, il suggère à Célimène de retourner au music-hall d'où elle est venue. On en revient toujours... Le plus drôle, c'est que certains n'ont pas envie de rire. Ils auraient aimé un spectacle d'apothéose. Quelque chose comme la mort du Cygne. Or, Sorel n'a pu se décider à finir en beauté. Comme tant d'autres femmes, elle n'a pas su donner son parfum et son prix à la rose d'automne. Elle s'accroche. Rien n'est plus triste. Et je suis du côté de ceux qui s'affligent. Si la grande artiste était partie sur un succès, elle eût été fixée dans une jeunesse charmante. Les dévots de son talent l'eussent chérie jusqu'au bout. Ses projets de déclin ressemblent à des projets de vieille coquette. On va, désormais, parler au passé de la gloire que valurent « trente ans de bons et loyaux services » à Thespis, maîtresse du char. Pour une femme, pour une femme qui voulait être jolie, se mettre dans une pareille situation, quelle maladresse! Hélas! Célimène n'est pas seule. Il y a le cortège de celles qui ne savent pas vieillir, les « gaffes » de celles qui ne peuvent se consoler de ne plus être par le souvenir de ce qu'elles ont été. La vie est mal aimée, mal acceptée. On ne sait plus voir le charme exquis des saisons déclinantes. Les comédiennes échappent moins que d'autres à cet appel insidieux d'une seconde, d'une troisième jeunesse. M^{me} Prune, sous le bandeau d'Arlequin, irait volontiers jusqu'à la quatrième... L'artifice des fards, le sourire complaisant des habilleuses, l'illusion d'un public dupé par les jeux de la rampe font croire aux printemps éternels. La patte de lapin qui sert à étendre le rouge dissimule la patte d'oie.

Il y a, de temps en temps, une artiste qui sait vieillir, une Marguerite Moreno qui, bravement, adopte le rôle de son personnage. La toute fine Tanagra, princesse d'Orient dont s'éprit la fantaisie esthétique d'un Marcel Schwob, n'a rien sacrifié de son talent en incarnant la comtesse plus que mûre du *Sexe faible*.

Et Berthe Boyv est l'éternelle jeunesse du cœur dans la création pathétique qu'elle a faite d'une vieille maman qui la vieillit beaucoup.

L'obstination de celle qui minaude le rôle d'Agnès est pénible. On pense à un badigeon sur des ruines croulantes. En vain cherche-t-on les fleurs. Il n'y a qu'une couronne. Et si elle est faite d'immortelles, ce symbole devient sujet de risée.

Peu de femmes savent s'en aller de la scène où leur jeunesse a brillé. Peu d'hommes aussi, d'ailleurs. Il n'est que de voir quelques célébrités politiques ou littéraires au lendemain du jour où la vie cruelle leur annonce qu'on les a assez vus. Ils se cramponnent. Ils ne veulent pas comprendre qu'à un certain âge il leur appartient d'abdiquer pour faire autrement partie de « ces choses nouvelles » dont parle Salluste.

Mais revenons-en à l'actuelle Célimène. Sa bruyante rentrée au music-hall s'accompagne d'un commentaire fait par elle-même. Il est curieux de l'entendre battre le rappel sur le tambour. Elle accorde à ses confrères des interviews sensationnelles et décisives. Ainsi nous apprend-elle qu'elle fera un triomphe du sketch en dix tableaux qu'écrit pour elle Sacha Guitry. Elle nous annonce que la Comédie-Française a du talent, mais pas de génie. Sous-entendez que ce génie, Sorel l'emporte dans ses bagages. Elle va l'installer sur la scène du Casino de Paris. Il faudra voir ça. Si l'on n'a pas peur du voisinage provincial et métèque. « L'art est une infidélité », nous dit-elle encore. Quelle révélation! Molière demeure un assez grand bonhomme. Mais que diable Cécile allait-elle faire en cette galère qui vogue, sans surprises, sur les eaux monotones du répertoire classique? Parlez-nous du panache de Mistinguett, des bananes de Joséphine! C'était bon pour Sarah de songer à descendre, pâle — pâle et seule — un grand escalier clair. Célimène au music-hall, la tête couronnée d'aigrettes, dans le fracas du jazz, entre une haie de girls déshabillées, montrera aux habitués du promenoir qu'on peut oublier chez Varna ce qu'on a gagné chez Molière.

Cécile prend le départ. Cécile est partie. Les chansonniers de Montmartre avaient daubé sur son âge qui, s'il fallait les en croire, aurait battu depuis belle lurette, le record de Mathusalem. Cécile gardait les rieurs de son côté. Car il y eut quelque grandeur dans la façon dont elle tint jusqu'à ce jour et défendit son rôle. Le vent a tourné. Le vent d'automne. On mesurera peut-être la petitesse, la mesquinerie d'une abjuration à des fins commerciales d'un idéal désormais encombrant.

Cécile est partie. Son départ n'est pas seulement le « clout » de la saison, la dernière mondanité. Elle reviendra! « J'aime à philosopher sur toutes choses », disait Sévigné. Eh! oui, Madame, concluons. Il est plus difficile de bien partir que d'arriver. Le geste de celle qui change son éventail de main n'est pas plus joli que le geste de celui qui change son fusil d'épaule. Je voudrais que les femmes connussent, jusqu'au bout, cette vertu et cette dignité : la fidélité envers soi-même.

JEANNE CAPPE.

« ACCUSÉS, LEVEZ-VOUS ! »

« RIPOSTE A DERSELLE »

De nombreuses personnalités ecclésiastiques ayant exprimé le désir de voir donner une large diffusion aux deux brochures : « Accusés, levez-vous! » réponse aux enquêtes des « Etudes Carmélitaines » et « Riposte à Derselle », MM. les curés, directeurs de patronages, établissements, etc., organisateurs de pèlerinages, sont informés que, dans un but de propagande, ils peuvent se procurer ces brochures au prix de deux francs, les deux ensemble, par quantité. Envoi gratuit d'une brochure à toute demande justifiée. Texte français ou flamand. S'adresser à P. Nicaise-Vermer, à Beauraing.

(ARRIVENT) TOUJOURS LES DOULEURS DE LA PERSONNE
 HAVAS
 Contre
 les plus diverses
 joint n'est besoin
 d'une armoire
 pleine de fioles
 et de pilules...
 Seules
 suffisent.

LES POUDRES DE LA
CROIX BLANCHE
 SOUVERAINES CONTRE
 Toutes douleurs nerveuses, maux de tête, maux de
 dents, douleurs périodiques, grippe, rhumatismes...

la boîte de 8 poudres 4 frs
 la boîte de 24 poudres 11 frs
 la boîte de 48 poudres 20 frs

DANS TOUTES
 PHARMACIES
 Depot Général
PHARMACIE TUIPENS
 S^N NICOLAS WAES

Galeriès BOUCKOMS S.A.

47, Boulevard d'Avroy, 47, LIÈGE

TOUS LES TAPIS

vendus les moins chers de toute la Belgique

Importateur direct de tapis d'ORIENT

Pour le gros : 14, place Saint-Jacques, Liège

647

Importation - Exportation - Commission

M^{on} Dejaiffe - Du Bois

132, rue Jean Jaurès -- Marcinelle-lez-Charleroi

Téléph. 4110 Charleroi

Fromages en gros, de toutes provenances :

Gouda — Edam — Chester — Gruyère — Crème de
 Gruyère — Camembert — Brie — Neuchâtel —
 Pont-l'Évêque — Livarot — Herve — etc.

Spécialités pour couvents — Pensionnats — Congrégations
 religieuses et Missions. Emballages spéciaux pour les
 pays chauds.

Toute personne sou-
 cieuse de ses intérêts
 est cliente de la

GRANDE MAISON de BLANC

Marché-aux-Poulets
 BRUXELLES